No. 75. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO-BILL

Snake Eye, le Chef des Apaches.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Snake Eye, le Chef des Apaches.

ous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Nick Wharton à la Chasse à l'Ours.

— Mon vieux Nick, tiens-toi bien sur tes gardes, car un jour ou l'autre ça pourrait bien te jouer un mauvais tour...

— Quoi?...

— Ta passion pour les ours gris!... D'autant plus qu'elle me paraît partagée... Chaque fois que nous allons en chasse, c'est toujours toi qui te trouves en face d'une de ces aimables bêtes!

— Si on n'aimerait pas mieux élever des serpents à sonnettes, que d'écouter de pareilles billevesées! grommela le vieux trappeur. Sais-tu bien, Wild Bill, que tu n'étais pas encore dans tes langes lorsque les ours gris, les Peaux-Rouges, toutes les sales bêtes de la Prairie avaient affaire à moi?... Ah! si l'une ou l'autre faisait mine de vouloir me dévorer, ma carabine lui coupait promptement l'appétit!

— C'est vrai, vieux Nick, dit à son tour Buffalo Bill en secouant gaiement les longues boucles noires de sa chevelure, tu as tué plus de grizzlys qu'aucun homme du Far-West. C'est au point qu'on devrait t'appeler Grizzly Nick, pour être juste. Tu as plus fait pour mériter ce surnom que moi pour mériter celui de Buffalo.

— Il mériterait encore mieux celui de Rattle-Snake Nick, Nick Serpent à sonnettes, proposa Wild Bill.

— Nom de...! Mais aussi, c'est à se faire éleveur de serp... commença le trappeur, furieux des rires inextinguibles de ses deux amis. Avec votre éternelle scie, vous me feriez sortir de mon caractère!...

— Calme-toi, vieux Nick, dit Wild Bill en essayant de reprendre son sérieux. Calme-toi, et songeons au repas. Mon estomac crie famine. Qu'est-ce que nous avons à souper?

— Des serpents à sonnettes!... grogna Nick Wharton.

— Pouah! ça ne me dit rien, fit Buffalo Bill en esquissant une grimace. S'il n'y a que ça, nous ferons bien d'aller faire un tour de chasse.

— Il n'y a même pas ça! reprit le trappeur. Vous m'avez nommé votre cambusier, ce qui n'est pas une sinécure, avec votre appétit... Ça n'a rien de risible, triples farceurs!... Nous avons fini hier notre dernier quartier d'antilope, et, si vous voulez que je vous prépare un souper, trouvez-moi d'abord un rôti!

— Entendu! dit Buffalo Bill en se levant. Ce n'est pas rare dans un pays comme celui-ci. Nous aurons vite abattu quelque succulent gibier. Nous allons

chasser chacun de notre côté; nous battrons plus de terrain, et nous ne nous gênerons pas. Je vais tout droit; Bill prend la gauche, et Nick cherchera ses serpents vers la droite.

Les trois chasseurs prirent donc leurs carabines et partirent. Au moment où ils allaient se perdre de vue derrière les buissons, Wild Bill se retourna et lança cette dernière raillerie amicale au vieux trappeur:

— Dis donc, Nick, si tu rencontres un grizzly, tu le salueras de ma part!

— Fais tes politesses toi-même, mauvais plaisant! répondit Nick Wharton, toujours bougon.

Depuis quelques jours déjà, Buffalo Bill et ses deux compagnons étaient arrivés dans cette partie écartée de l'Arizona, pour se livrer à la chasse, tout en explorant le pays avec l'espoir de découvrir quelques terrains aurifères.

Jusqu'ici, d'ailleurs, ils ne s'étaient guère préoccupés de poudre d'or et de pépites. Tout entiers au plaisir de la chasse, ces hommes se sentaient là dans leur élément. Ils avaient tout de suite oublié leur second but et laissaient la recherche du précieux métal aux prospecteurs et aux aventuriers.

Wild Bill et Nick Wharton se faisaient une petite guerre de plaisanteries et d'épithètes moqueuses où le jeune homonyme du maître éclaireur avait facilement le dessus. Il faut dire que généralement les boutades railleuses de Wild Bill étaient accueillies avec la plus grande indulgence par le farouche vieillard, qui en riait dans sa barbe.

Mais ce jour-là, Nick était de méchante humeur. Le dernier brocard de Wild Bill, bien qu'assez innocent, avait touché un endroit sensible, et la colère du vieux trappeur était d'autant plus grande qu'il n'avait eu ni le temps ni la présence d'esprit nécessaires pour y répondre comme il aurait voulu. Il allait donc à travers la forêt, ruminant son dépit et se jurant de montrer à son irrévérencieux camarade que le plus grand et le plus féroce des ours gris ne lui faisait pas plus peur aujourd'hui que quand il était plus jeune. Non, il ne rentrerait pas au campement sans avoir dépisté et tué une de ces énormes bêtes!... La chose, d'ailleurs, ne devait pas être très difficile, car la contrée fort giboyeuse offrait à ce redoutable souverain des forêts un terrain de chasse tel qu'il les aime. Il était à peine trois heures de l'après-midi; nul doute qu'avant le soir Nick n'eût trouvé ce qu'il cherchait.

Il releva sur son passage quantité de traces de cerfs, d'antilopes et de maint autre gibier: mais il n'y prêta qu'une mince attention. C'était bon pour Wild Bill de courir après un rôti; Nick Wharton avait des visées plus hautes! Une fois cependant, il hésita: devant lui s'étalait la piste toute fraîche d'une panthère de grande taille. C'était assez tentant.

Mais, après un instant de réflexion, il haussa les épaules en grommelant:

— Peuh! une panthère! belle affaire, après tout!... Non, non, il me faut un grizzly, ou rien!... Et je l'aurai, mon ours, je le dépisterai, je l'abattrai, et je mettrai sa peau sous le nez de ce vil farceur; et ce sera moi qui me moquerai de lui, dût-il en avaler un quarteron de serpents à sonnettes!

Le vœu du vieux trappeur n'allait pas tarder à être exaucé.

Tout à coup, comme il passait par un défilé resserré entre des rochers, il aperçut dans le sol mou les empreintes très nettes d'un ours gigantesque, un grizzly, à n'en pas douter.

— Voilà ce que j'appelle avoir de la chance! marmonna-t-il joyeusement dans sa barbe.

La piste suivait la rive d'un petit cours d'eau coulant à travers les rochers. Deux fois Nick la perdit: l'ours avait trotté dans l'eau. Mais il parvint à la reprendre, et pendant deux heures ne la quitta plus.

— Maudit ours! grommelait-il, impatienté. Il est donc en route pour le pôle nord?... Mieux vaudrait élever des ser...

Un grognement profond l'interrompit. Nick se retourna et aperçut derrière lui, dans un des creux du rocher, un plantigrade de grande taille, qui le regardait venir. C'était une ourse avec ses deux petits. Le sang de Wharton se refroidit désagréablement dans ses veines.

Il était assez expérimenté pour savoir qu'aucun animal, ni le puma d'Amérique, ni la lionne d'Afrique, ni la tigresse de l'Inde, n'est plus dangereux que la femelle du grizzly quand elle croit ses petits en danger.

Aussi le vieux trappeur, qui était brave, mais non pas fou, eut immédiatement l'idée de rebrousser chemin sans chercher noise à l'ourse; l'énorme bête, en effet, ne semblait pas disposée à l'attaquer, soit indifférence, soit manque d'appétit. Elle se bornait à monter la garde, en allant et venant devant ses oursons. Le chasseur pouvait encore facilement l'éviter.

C'eût été certainement le plus sage; mais à ce moment, pour le malheur de Nick, le rire railleur de Wild Bill lui revint à l'esprit. Alors, sans réfléchir il épaula sa carabine et fit feu.

L'ourse fut atteinte à l'épaule d'une blessure douloureuse, mais non mortelle, et Nick vit en frémissant la bête monstrueuse s'élancer vers lui avec des rugissements de rage.

— Mon compte est bon! murmura-t-il.

Il épaula de nouveau, sans grand espoir; il savait par expérience que, pour la résistance, les ours sont comparables aux tigres et qu'il n'aurait pas raison de celui-ci, à moins d'un miracle.

Les six coups qu'il tira portèrent tous, sans faire une seule blessure mortelle capable d'arrêter la bête. L'ourse, affolée de rage, la gueule écumante, se précipita sur lui et se dressa sur ses pattes de derrière pour lui asséner un coup qui, sûrement, terminerait la lutte... La carabine était vide. Wharton jeta son arme inutile et s'effaça agilement derrière un tronc d'arbre, en prenant son revolver, dont il envoya encore deux balles dans la poitrine de l'ourse, au moment où celle-ci tournait le tronc pour le saisir.

Ces deux dernières balles dûrent atteindre la bête dans ses œuvres vives. Elle chancela en poussant un râle plus horrible que son rugissement. Mais sa force n'était pas encore épuisée. D'un vigoureux coup de patte, elle fit tomber le revolver de la main de Nick et le blessa profondément au poignet. Puis elle embrassa le vieux chasseur dans son étreinte puissante.

Nick avait eu le temps de tirer son couteau de chasse. Près de perdre haleine et sentant ses côtes craquer, il fit un suprême effort et parvint à enfoncer la lame jusqu'au cœur du monstre, qui s'affaissa dans un spasme violent.

Nick Wharton était encore une fois victorieux; mais à quel prix!...

L'épaule déchirée, le corps labouré par les griffes de l'ourse, perdant son sang en abondance, affaibli, titubant comme un homme ivre, il put encore se baisser sur la belle fourrure de l'animal... car il voulait l'écorcher... Mais un nuage passa devant ses yeux, et, poussant un soupir qui ressemblait à un gémissement, il s'allongea, inerte, sur la proie qu'il venait de conquérir.

— — — — — — — — — —

— Je voudrais bien savoir ce que peut faire Nick à cette heure! dit Buffalo Bill à Bill Hickock, plus communément nommé Wild Bill.

Les deux amis, après avoir fait une superbe chasse, s'étaient rejoints devant le feu du campement et venaient de préparer un succulent repas.

Ils attendaient avec une impatience croissante le retour de leur vieux compagnon.

— En effet, Nick tarde singulièrement! dit Wild Bill de son ton bref. Qui sait ce qu'il est devenu? Ce ne peut être le gibier qui lui a manqué, on en rencontre à chaque pas... Bah! il finira bien par arriver! Ce n'est pas une raison pour mourir de faim à l'attendre! Je mangerais de la viande crue, moi; j'ai un appétit de cannibale!...

Buffalo Bill n'avait pas un moins robuste appétit. Les deux éclaireurs prirent leur repas dans un silence que ne troublait que le bruit du travail des mâchoires. Puis ils s'étendirent sur l'herbe moelleuse, allumèrent leurs courtes pipes et se mirent à fumer.

Le soleil descendait lentement sur l'horizon, et Nick ne revenait toujours pas.

Les deux Bill commencèrent à s'inquiéter sérieusement.

— Cela me semble tout de même bien extraordinaire! dit Buffalo Bill d'une voix sourde, dissimulant le sentiment d'angoisse qui l'envahissait. Dis-moi, Billy, ne ferions-nous pas bien d'aller à la recherche de notre vieux Nick?

— Ma foi! j'allais te le proposer, répondit Wild Bill en se levant vivement. Pour parler franchement, je ne suis pas du tout à mon aise... J'ai comme le pressentiment que Nick a mal pris ma plaisanterie de tantôt sur les ours gris, et qu'il s'est promis d'en tuer un coûte que coûte. Tel que je le connais, avec ses cheveux gris et sa tête chaude, il est très capable de cela.

Le maître éclaireur ne put s'empêcher de tressaillir. La supposition de Wild Bill était fort admissible, surtout si l'on se rappelait la mauvaise humeur évidente de Nick Wharton au départ, et son caractère ardent et têtu.

Il ne dit rien, mais il se leva à son tour en prenant sa carabine; et les deux éclaireurs se mirent en quête de leur camarade. Ils purent sans peine suivre sa trace, encore fraîche et très distincte partout.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le vieux trappeur avait relevé la piste de l'ours gris, ils se regardèrent sans mot dire, le cœur oppressé. Leurs pires suppositions semblaient, en effet, se confirmer.

La nuit était maintenant tout à fait tombée, mais les deux amis avaient eu la précaution d'emporter une lanterne de campagne, et, grâce à elle, il leur fut facile de suivre rapidement la double piste.

Il ne leur fallut cependant pas moins de trois heures pour atteindre le lieu où Nick avait livré son

combat désespéré à l'ourse. Ils y trouvèrent leur pauvre compagnon, qui gisait toujours, sans connaissance et couvert de sang, sur le cadavre du monstrueux animal.

Wild Bill poussa un cri.

— Ah! vieux Nick! si jamais je m'avise de te faire enrager, je veux...

Buffalo Bill, pâle d'angoisse, s'était penché sur le malheureux, qu'il tâtait de ses mains frissonnantes.

Hélas! le vieux trappeur était bien près de passer sur les Territoires de Chasse des Bienheureux.

Le cœur ne battait plus que faiblement, et le pouls avait de brusques arrêts, comme si la vie cessait tout à coup. Sans l'intervention — bien tardive! — de ses deux camarades, Nick allait mourir, après avoir perdu tout son sang.

Le maître éclaireur, qui possédait des notions assez étendues de médecine et de chirurgie, se mit immédiatement en devoir de bander les blessures et réduire les fractures des côtes.

Il était impossible de songer à refaire le chemin avec le blessé évanoui; les deux éclaireurs improvisèrent un autre campement près de la caverne de l'ourse. Ils étendirent Wharton sur un lit d'herbes et de feuilles sèches, puis Wild Bill repartit pour chercher les chevaux, les couvertures et les provisions au camp abandonné.

Buffalo Bill, resté seul auprès de son ami agonisant, essayait sans se lasser, par tous les moyens en son pouvoir, de le rappeler à la vie. La faiblesse et la torpeur du vieux Nick étaient si grandes que l'éclaireur fut plusieurs fois sur le point de désespérer.

Enfin, vers l'aube, il poussa un soupir de soulagement. Ses efforts étaient couronnés de succès.

Le vieux coureur de la Prairie ouvrit lentement ses paupières, regarda vaguement autour de lui, parut reconnaître Buffalo Bill, sourit d'un air heureux et dit avec effort:

— Eh!...mon cher garçon, j'en suis tout de même venu à bout!... C'était difficile...mais Wild Bill...ne se...moquera plus de moi!...

Mœurs de Frontière.

— Vous voulez trouver un médecin?... C'est sérieux? Hum! camarade, ce ne sera pas facile.

— Comment?...dans une ville si considérable! Il doit pourtant y avoir pas mal de médecins ici.

— Il n'y en a pas des tas, il y en a un...et justement il est parti à cheval...

— Ah! quelle malchance! Et où se trouve-t-il, votre Esculape? Je pourrais peut-être le rattraper. Il n'y en a pas d'autres aux environs?

— Non; le docteur Howard est le seul médecin de la contrée. Il a été appelé ce matin à Silver Hill, pour recoudre quelques gaillards qui se sont troué la peau la nuit dernière, par manière de passe-temps. Il m'a dit ce matin en partant qu'il ne rentrerait pas avant la nuit, de manière à pouvoir faire encore quelques parties de pharaon avant de se coucher... Le mieux pour vous, Colonel Cody, est d'entrer ici, et de vous distraire un peu en l'attendant.

Buffalo Bill accepta l'invitation.

Il venait d'arriver à Silver Gulch, un des plus vastes et des plus florissants établissements miniers de l'Arizona, laissant à peu de distance Wild Bill à la garde du vieux trappeur blessé. Le maître éclaireur avait de son mieux, comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, pansé et soigné Nick Wharton; mais il manquait des médicaments nécessaires pour combattre l'inflammation, et il avait voulu se les procurer à Silver Gulch, en même temps qu'il prendrait l'avis d'un médecin compétent.

Il était allé de porte en porte sans pouvoir mettre la main sur un homme de l'art; en désespoir de cause, il avait fini par s'adresser au «saloon» de Silver Gulch. Le tenancier venait de lui donner les renseignements que nous connaissons, peu satisfaisants pour son impatience.

Il se décida donc, puisque, en effet, c'était le parti le plus sage, à attendre le retour du docteur en buvant un verre de bière.

Le saloon était comble, et la nouvelle de l'arrivée du chef des scouts se répandit comme le feu à une traînée de poudre parmi les habitués, qui tous connaissaient, au moins de réputation, le célèbre Buffalo Bill, alors dans l'apogée de sa gloire.

Le hasard voulut qu'il fît son entrée dans un moment où la présence d'un homme comme lui était fort nécessaire.

Ce soir-là, un homme trop connu à Silver Gulch, Ed Sam, ainsi nommé à cause de la couleur de

ses cheveux et de sa barbe hirsutes, mettait tout en révolution et terrorisait les consommateurs par ses gestes sauvages et ses menaces sanguinaires.

La plupart des personnes présentes auraient bien voulu se retirer, si elles n'avaient pas craint d'attirer ainsi sur elles la colère du forcené.

Red Sam, — un desperado de la pire espèce, — s'exerçait à donner des preuves de son adresse en tirant sur les flacons qui garnissaient le buffet, ou sur les verres qu'il faisait tomber des mains des buveurs.

Ce n'est pas qu'à cette époque les coups de revolver fussent rares dans un saloon de la frontière; on en avait l'habitude, et personne ne s'en émouvait outre mesure. Mais l'état d'ivresse de Red Sam, qui ressemblait beaucoup à la folie furieuse, commençait à inquiéter sérieusement les consommateurs, qui saluèrent Buffalo Bill comme un messie libérateur.

Le maître éclaireur entra tranquillement dans le bar et, prenant des mains du tenancier un verre de bière mousseuse, s'apprêta à boire un bon coup.

Il n'avait pas encore porté le verre jusqu'à ses lèvres, qu'un coup de feu retentit, et qu'une balle atteignit la chope, faisant sauter à la figure de l'éclaireur le liquide et les éclats de verre.

Buffalo Bill ne sourcilla pas, ne se retourna même pas vers l'effronté tireur. Il demanda en souriant un autre verre de bière.

Red Sam exultait de joie, croyant avoir intimidé le scout. Le même jeu recommença; mais cette fois le tireur manqua son but, et la balle alla se perdre dans la muraille.

Buffalo Bill avait rapidement pivoté sur ses talons. Tirant de sa ceinture un de ses revolvers, il visa le desperado, avec l'intention de lui donner une leçon dont il se souviendrait.

Il tira deux coups. La première balle traversa le lobe de l'oreille droite, la seconde celui de l'oreille gauche de Red Sam.

Puis il remplaça les cartouches avant même que la fumée de la poudre fût dissipée et promena tranquillement son regard sur le cercle des consommateurs ébahis.

— L'un de ces Gentlemen a-t-il quelque objection à présenter contre ma façon d'agir? demanda-t-il avec la plus exquise politesse.

— Certes non, pard, s'empressa de répondre le patron. Je suis bien sûr que tout le monde est de mon avis. Red Sam, ce soir, avait besoin d'une petite saignée, pour le calmer. Vous vous en êtes chargé; ce n'est pas trop tôt, et tout le monde vous en sait gré.

Un murmure d'approbation, assez bruyant et prolongé, exprima les sentiments de l'assistance. Ces hommes n'étaient certainement pas des lâches; cependant, ne se sentant pas de sa force au tir, ils n'osaient rabattre l'insupportable orgueil de Red Sam, et ils étaient heureux maintenant qu'un autre eût pris sur lui le risque de le punir.

Quant à Red Sam lui-même, si bien gratifié par l'éclaireur de cette paire de boucles d'oreilles d'un nouveau genre, il semblait complètement dompté. Tout en cherchant à étancher le sang qui coulait sur son visage, il grommelait entre ses dents que l'étranger avait bien mauvais caractère, puisqu'il prenait si mal une plaisanterie sans conséquence; qu'il avait seulement voulu jouer, et que c'était bien triste d'être maltraité quand on était un bon enfant comme lui... Enfin, piteux comme un chien battu, il quitta le saloon, poursuivi par les rires moqueurs de ses meilleurs amis.

C'était une société curieusement mêlée que celle qui se pressait aux tables du saloon. Il y avait des jeunes gens de toute nationalité, fils de famille plus ou moins coupables ou malheureux, aventuriers que la soif de l'or avait attirés dans la riche Arizona, moins exploitée, moins connue, moins administrée que la Californie. A côté d'eux se voyaient de dangereux personnages, lie d'humanité, qu'on rencontre en abondance dans tous les lieux hors de l'action directe des lois et de la police, vivant de la bourse du prochain, sans scrupules sur les moyens de s'enrichir, quels qu'ils soient, et à qui le vol, le pillage et le meurtre ne font pas peur.

Tous ces hommes fumaient et buvaient à qui mieux mieux, en se livrant aux jeux de hasard qui sont la plus grande plaie des settlements du Far-West. Autour d'une demi-douzaine de tables, on avait installé des jeux de pharaon, de pharo, comme disaient les joueurs; et le tenancier et ses aides avaient fort à faire pour répondre à toutes les demandes de consommations qui leur étaient adressées.

Tous les clients, sans exception, semblaient avoir les poches pleines d'or, en poudre, en pépites, ou en espèces monnayées. Ils venaient risquer là, autour des tables de jeu, le précieux métal acquis péniblement dans leurs «claims», ou concessions minières. Caressant l'espoir fallacieux de décupler en quelques heures leur petite fortune, ils oubliaient combien de perdants sont nécessaires pour enrichir un seul gagnant, et que ce gagnant même ne garde pas long-

temps son gain. La ruine du joueur est un théorème de mathématiques. Mais tout cela restait bien loin de leur pensée; ces hommes grossiers, étrangers à toute occupation intellectuelle, ne songeaient qu'à passer le temps que leur laissaient les durs travaux de la mine, qu'à oublier leur fatigue physique dans l'ivresse et dans la fièvre du jeu.

Le patron du tripot était lui-même un joueur acharné, connu dans toute la contrée comme un risque-tout.

Judge Walters, comme on l'appelait, était un des types les plus remarquables du Far-West.

On ne savait pas grand'chose sur son compte à Silver Gulch, sinon qu'il avait autrefois séjourné en Californie, et que, lorsqu'il était arrivé dans l'Arizona, il s'était montré peu disposé à confier à quiconque ce qui lui valait ce titre de juge — « judge » — dont il était fier. Il y avait d'ailleurs, dans sa façon d'être, quelque chose qui ôtait aux plus curieux et aux plus malveillants l'envie de le lui contester.

Il avait justifié ses capacités judiciaires dès son arrivée dans le pays, en s'entourant des meilleurs éléments et en déclarant la guerre la plus acharnée aux desperados et malfaiteurs du même acabit.

Sous sa direction, la loi de Lynch redevint la terreur des voleurs de chevaux, des détrousseurs de diligences, des incendiaires, et même des tricheurs au jeu, race fort nombreuse dans les établissements de la frontière, et que, seule, la menace d'un bon coup de revolver, sans autre formalité, parvient à intimider un peu.

Judge Walters était également au premier rang lorsqu'il s'agissait d'un combat contre les Indiens, toujours prêts à piller et à massacrer les Blancs de la frontière.

Cet homme, qui ne payait guère de mine, petit, frêle, mais agile et souple comme un léopard, s'était, dans de pareilles rencontres, montré plus courageux et plus infatigable que le plus robuste des rancheros. Il n'y avait donc pas à s'étonner du rôle prépondérant joué par lui dans la vie publique de Silver Gulch. Il y était aussi estimé, apprécié, écouté par ce qui constituait la population honnête, que haï et guetté des desperados et des voleurs de grand chemin.

— L'or coule à flots chez vous, Judge, dit Buffalo Bill en se tournant vers lui après s'être promené au milieu des tables où le jeu était, en effet, fort animé.

— Je crois bien, répondit Walters en riant. Dans ce pays-ci, l'or voyage d'une poche à l'autre avec une rapidité effrayante. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, si l'on songe à la facilité avec laquelle on le gagne!... Pensez donc, pard, dans quelques-unes de nos meilleures mines, les propriétaires sont devenus riches à millions en quelques semaines!

— Pas possible! s'écria Buffalo Bill en ouvrant de grands yeux. On m'avait bien dit qu'il y a beaucoup d'or dans l'Arizona; mais je ne m'étais pas imaginé que ce fût à ce point.

— C'est parfaitement exact, au contraire, répliqua le tenancier. Tenez, Colonel Cody, j'ai vu arriver ici des gaillards en haillons, sans souliers et sans linge, avec des barbes hirsutes et des visages hâves, — des gars à qui, dans les cabarets de San-Francisco et de New-York, on n'aurait pas donné un verre de bière sans le faire payer d'avance. Eh bien! ce n'était pas long...au bout de trois ou quatre semaines, ces bonshommes-là, sans se peigner ni se laver davantage, du reste, entraient ici avec des cinquante mille dollars de poudre d'or dans leurs poches. Ils jouaient tout cela sans sourciller, se faisaient nettoyer en deux ou trois jours, jusqu'à se trouver gueux comme rats d'église... Alors ils m'empruntaient quelques dollars pour s'équiper à nouveau, et retournaient dans leurs montagnes. J'en ai vu revenir jusqu'à six fois; ils n'avaient de répit que lorsque le dernier grain d'or avait quitté leurs poches... Quelques-uns seulement — mais ils sont bien rares — ont eu la sagesse de repartir pour l'Est avec leurs gains et de vivre en rentiers là-bas.

Le récit de Judge Walters n'avait rien d'exagéré.

Dans son saloon, comme dans tous les établissements analogues de la frontière, il était fréquent de voir entrer un mineur qui allait droit au comptoir et proposait au croupier ou au maître du tripot de ponter dix ou quinze mille dollars sur le premier as ou toute autre carte aussi chanceuse.

Judge Walters avait la réputation — fort méritée d'ailleurs — de ne jamais refuser une invitation de ce genre, quel que fût l'enjeu. C'était là ce qui lui avait valu son surnom de risque-tout.

Rien n'est, d'ailleurs, plus absurde que ce jeu, auprès duquel le whist, l'écarté et le piquet sont des exercices hautement intellectuels: on dépose les enjeux, on prend un paquet de cartes, et le premier des deux joueurs qui fait sortir l'as a gagné la partie.

L'animation allait croissant autour des tables de jeu, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à un homme taillé en hercule, dont la face de bouledogue

respirait l'ivresse et la méchanceté. Il bouscula en entrant deux hommes debout près de la porte; ceux-ci se retournèrent avec colère, mais en reconnaissant le nouveau venu, ils s'apaisèrent soudain et se reculèrent d'un air peu crâne, lui laissant le champ libre.

— Tiens! qui est donc cet individu terrible? demanda Buffalo Bill, à qui l'incident n'avait pas échappé.

Judge Walters grinça des dents et répondit à voix basse, en se penchant vers le maître éclaireur:

— Une des plus belles canailles que le soleil ait jamais éclairées!... Et, qui plus est, mon pire ennemi!... Voyez-vous, pard, ce sacripant est ivre; il va faire un esclandre quelconque, et j'ai comme une idée que les choses vont se gâter tout à fait entre nous!

Un Messager de Malheur.

— Comment s'appelle-t-il? continua le grand éclaireur.

— Vous ne le connaissez pas, Cody? répondit le patron, étonné. Nous ne le connaissons que trop dans la contrée, nous autres!... Il s'appelle Stepney Dick. C'est un Anglais, boxeur de profession, qui, lorsque j'étais à San-Francisco, s'y trouvait aussi; il y jouissait d'une réputation assez mauvaise au point de vue des mœurs. Seulement, il se faisait respecter avec ses poings redoutables. Comme je vous le disais tout à l'heure, nous sommes assez mal ensemble; il n'est certainement venu ici que pour me chercher querelle.

Buffalo Bill était persuadé que le juge ne se trompait pas. Il posa sans affectation sa main sur la crosse d'un des revolvers passés dans sa ceinture.

L'ancien champion de boxe promenait tout autour de la salle des regards provocants, échangeant des signes mystérieux avec quelques-unes des personnes présentes.

Il traversa la pièce, vint jusqu'à la table où le maître éclaireur était assis avec Judge Walters et commença d'invectiver grossièrement le patron.

Celui-ci ne bronchait pas, semblant ne pas l'entendre et même ignorer sa présence. Alors la brute se pencha vers lui et le souffleta violemment.

Cette fois, Judge Walters se leva; il était petit et grêle, comme nous l'avons dit, mais personne ne l'avait encore insulté impunément. Avant que Stepney Dick pût se rendre compte de ce qui lui arrivait, il reçut à travers la figure un coup de poing qui le fit saigner par la bouche et par le nez et faillit l'étaler tout de son long par terre.

Il se ressaisit bientôt et leva la main. Mais il avait compté sans l'agilité du petit homme. Celui-ci se baissa promptement et esquiva le coup qui l'eût assommé; en même temps, il tirait un revolver de sa ceinture. Stepney Dick vit ce mouvement et prit aussitôt le sien.

Les deux coups partirent avec un tel ensemble qu'on n'entendit qu'une seule détonation... Mais, lorsque la fumée se fut dissipée, on put voir que Judge Walters n'avait qu'une légère éraflure à la tempe, tandis que son adversaire gisait mort sur le carreau, une balle dans le cœur.

Tranquillement, Walters posa sur la table son revolver encore fumant et fit signe à deux de ses employés.

— Enlevez-moi ça, dit-il en désignant le cadavre; et lavez le sang par terre.

Quelques-uns des joueurs s'étaient levés précipitamment au moment où les coups partirent, et avaient saisi leurs revolvers. Lorsqu'ils virent que tout était fini, ils se détournèrent avec indifférence et reprirent leurs parties de cartes.

L'un de ceux qui ne s'étaient pas dérangés tourna la tête vers le patron.

— Dis donc, pard, fit-il d'une voix traînante, si tu as le temps demain, viens donc à mon bureau; nous procéderons à l'autopsie... Je déclarerai au jury un cas de mort subite, causée par une faiblesse du cœur. Cela te va?...

Celui qui parlait ainsi était le coroner de la colonie, officiellement chargé des enquêtes et des rapports sur les morts accidentelles, subites ou violentes; et, comme à tous les autres habitués du saloon de Judge Walters, ces menus incidents journaliers lui étaient parfaitement indifférents. Le desperado lui avait d'ailleurs causé pas mal d'ennuis pendant sa vie, et il trouvait que sa mort était un bon débarras.

Judge Walters approuva de la tête et fit servir une tournée à toute la compagnie. Les conversations et le jeu reprirent comme si de rien n'était. La vie d'un homme ne pèse pas lourd dans le Far-West!

Au bout d'une heure environ, un des joueurs quitta la table où il était assis, bâillant à se décrocher les mâchoires et traînant les pieds comme un homme las.

C'était un chercheur d'or particulièrement heureux dans ses recherches. Il était le plus riche de tous les mineurs du settlement et jouissait, en outre, de la réputation d'être un des joueurs les plus hardis de Silver Gulch.

— Aaaah!...fit-il en s'arrêtant devant la table de Judge Walters. Votre pharo commence à m'embêter joliment! Pourquoi pas tout de suite jouer des croquignoles?... Ponter cinq cents dollars sur une carte, c'est bon pour des enfants!

— Et combien voudriez-vous donc ponter? demanda Walters.

— A combien évaluez-vous mon claim de Long Stake?

— Entre vingt et trente mille dollars.

— Eh bien! disons vingt mille dollars... Mettez cette somme contre ma mine; la carte la plus élevée gagnera.

— Volontiers.

Le patron tira de sa poche une poignée de pièces d'or et de bank-notes et se mit à compter. Comme, ainsi qu'on devait s'y attendre, il n'avait pas là la somme requise, il ouvrit un petit coffre-fort placé derrière le comptoir et dans lequel il gardait toujours de fortes sommes d'argent. Bientôt les vingt mille dollars furent étalés sur la table.

— Au premier as, n'est-ce pas? dit Judge Walters.

Et il se mit à battre les cartes.

Son partenaire ne se donna même pas la peine de s'asseoir.

— Je veux bien! dit-il laconiquement.

Les cartes furent soigneusement distribuées. Chacun des joueurs en avait déjà reçu six, et aucun as n'était tombé, lorsque tout à coup le riche mineur se remit à bâiller.

— Aaaah!...c'est assommant! Ça ne va pas. Si ma prochaine carte est un roi, j'aurai gagné... Si je n'ai qu'une basse carte, l'enjeu sera pour vous, Judge!

Le patron consentit d'un signe de tête. Le chercheur d'or tourna une carte: c'était le roi de cœur.

— Mes félicitations! dit le juge avec flegme. Faut-il vous garder cet argent jusqu'à demain, pard, ou bien voulez-vous l'emporter tout de suite?

— Aaaah!...bâilla l'homme. L'emporter, c'est assommant, et le laisser aussi, du reste...

Il tira de sa poche un dollar d'argent.

— Pile ou face...pour le tout... Ça va, Juge?

— Parfaitement! dit le patron. Si vous avez face, si l'aigle double est en haut, j'ajouterai quarante mille dollars; si vous avez pile, votre mine m'appartient, et je reprends mes vingt mille dollars.

Au milieu de l'attention tendue de tous les spectateurs, le chercheur d'or jeta la pièce au plafond. Lorsqu'elle retomba, l'écusson était en dessus.

— Le Long Stake Claim vous appartient...jusqu'à nouvel ordre, Judge Walters, dit le chercheur d'or sans sourciller. Dès que j'aurai un moment, nous reprendrons la partie... Aaaah!...

Et il quitta la salle en bâillant, l'air aussi indifférent que s'il venait de perdre une poignée de noisettes.

Buffalo Bill avait assisté sans sourciller à cette scène. Mais il n'était pas partisan de ces jeux de hasard à outrance, et ce soir-là, l'atmosphère d'ivresse et de vice dont il était entouré lui répugnait encore plus qu'à l'ordinaire. Il attendait le retour du médecin avec une impatience croissante, envahi d'une inquiétude dont il ne pouvait s'expliquer la cause, puisqu'il avait laissé le vieux Nick beaucoup mieux portant, et sous la garde de Wild Bill. Il n'y avait en apparence aucune raison de se tourmenter; mais Buffalo Bill avait appris à écouter ses pressentiments, car ceux-ci ne l'avaient, pour ainsi dire, jamais trompé.

Le temps passait cependant, et aucun docteur ne se montrait.

Enfin la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à un homme vêtu du costume malpropre des mineurs, pâle, agité, visiblement épuisé par une longue course ou une forte émotion, qui se précipita dans la salle remplie de fumée et vint se planter devant Judge Walters.

— Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé? demanda le patron en se levant.

— Le Diable est déchaîné! articula l'homme avec peine.

Il suffoquait, et sa gorge sèche laissait à peine passer les mots.

— Où? comment? Mais parlez donc, malheureux!...

— Le docteur a été assassiné!

— Assassiné?

— Oui...assassiné...et scalpé!

— Scalpé?... Alors, ce sont les Peaux-Rouges qui ont fait le coup?

— J'en suis sûr... J'ai trouvé son cadavre affreusement mutilé à deux milles d'ici environ, en rentrant du placer...

— Avez-vous pu découvrir les traces des Indiens?

— Oui, dit l'homme tout haletant. Il m'a semblé qu'elles proviennent des Apaches...probablement en petit nombre...

La salle entière s'était levée; tous les joueurs se pressaient autour du funèbre messager.

— Quoi! s'écria Judge Walters, ces coquins sont encore sur le sentier de la guerre, malgré leurs protestations d'amitié? Par mon honneur! ils s'en repentiront!

— Selon moi, expliqua le mineur, il ne s'agit ici que d'une petite troupe de guerriers jeunes et novices... Je ne crois pas que ce soit une bande importante, venue dans l'intention d'attaquer la colonie.

— Il faut l'espérer, répliqua Walters, songeur. En tout cas, nous devons être prêts à tout. On n'est jamais sûr du lendemain avec ces diables rouges... Ce qui est certain, c'est qu'ils ont déterré la hache de guerre...et, par Dieu! je vous le jure, mes amis, la mort de ce pauvre docteur sera vengée!

— Il faudra des centaines de scalpes pour expier ce forfait! s'écria l'un des joueurs.

L'indignation générale se manifestait par des vociférations et des cris.

— Et vous, Colonel Cody, que comptez-vous faire? demanda Judge Walters, après avoir hésité un instant à s'adresser au maître éclaireur.

— Moi? Bien entendu, je suis votre homme! déclara le Roi de la Prairie. Dans les circonstances présentes, il me serait difficile de trouver un docteur. Je vais donc retourner auprès de mon ami blessé et le ramener ici... Vous avez des femmes qui pourront le soigner, pendant que Wild Bill et moi, nous nous joindrons à vous pour exterminer cette vermine d'Apaches.

— Voilà ce que j'appelle parler! cria le patron avec enthousiasme. Entendez-vous cela, mes enfants? ...Trois hourras pour notre Commandant, le Colonel Cody!

Les mineurs ne se firent pas prier, et leur acclamation unanime et bruyante ébranla les murs de la salle. Lorsque la première émotion fut un peu calmée, un des chercheurs d'or prit la parole.

— Maintenant que Buffalo Bill est notre chef, dit-il, Snake Eye pourrait bien trouver son maître. On lui rabattra le caquet, à ce misérable Peau-Rouge.

— Snake Eye! je devrais pourtant connaître cela, fit le maître éclaireur en cherchant dans ses souvenirs. Mais je ne vois pas...

— C'est un tout jeune chef apache, presque un adolescent, mais qui a su prendre dans sa tribu une grande autorité. Il pousse constamment à la guerre contre les Visages-Pâles...

B. B. 75. F.

— Ma foi! pour des coquins de cette sorte, il n'existe qu'un remède...une balle dans la tête! fit le Roi de la Prairie avec un sourire qui n'avait rien de tendre. Je serai heureux d'appliquer promptement ce traitement radical à Snake Eye, qui scalpe si bien nos médecins!

Au Pouvoir des Peaux-Rouges.

Un peu avant l'aube, Buffalo Bill, sur son mustang fatigué, atteignit le petit camp où il avait laissé ses frères d'armes.

Avant le départ de Cody, Wild Bill avait élevé une petite cabane de branchages, dans laquelle, sur un lit d'herbes sèches, le vieux trappeur blessé pouvait trouver un repos relatif.

A sa grande stupéfaction, Buffalo Bill trouva cette cabane vide. Il sentit son cœur se serrer d'angoisse.

— Nick! Wild Bill! où êtes-vous? cria-t-il à plusieurs reprises dans le silence des grands bois.

Rien ne répondit.

Le maître éclaireur mit pied à terre et regarda autour de lui. Son œil exercé remarqua bientôt que le sol avait été piétiné près de la cabane. Çà et là étaient épars des ustensiles de cuisine et des objets de campement, tandis que les provisions étaient en grande partie disparues.

Le sol, labouré et foulé par des pieds nombreux, indiquait une lutte acharnée.

Buffalo Bill, à la lueur d'une torche improvisée, examina les empreintes. Il ne lui fallut pas longtemps pour se faire une conviction: seize guerriers apaches avaient surpris Wild Bill et Nick au milieu de leur sommeil, les avaient réduits à l'impuissance et emmenés prisonniers.

L'éclaireur se releva; son visage était pâle et contracté par la douleur. Mais il ne voyait rien à reprocher à ses deux amis; il ne pouvait les blâmer de s'être laissés aller au sommeil; Nick était gravement malade, épuisé par la fièvre et la perte de sang; et quant à Wild Bill, il ne pouvait se douter que les Apaches avaient de nouveau déterré la hache de guerre, en dépit des plus solennelles protestations d'amitié.

Il eût voulu sans retard suivre la piste des Peaux-Rouges; cependant, sa raison lui disait qu'il valait

mieux attendre le jour, s'il ne voulait pas tomber dans une embuscade, ou commettre une erreur.

Il réprima donc son impatience et son émotion, et, bien qu'il lui en coutât beaucoup, il resta immobile auprès de la cabane de feuillages, guettant le lever de l'aurore. Son cœur battait à se briser; malgré toute sa force de volonté, il ne pouvait empêcher ses pensées d'aller vers l'inconnu et de craindre pour ses amis. Il savait trop de quelle façon les cruels Indiens traitaient les prisonniers, et il frémissait à l'idée que le vieux Nick, encore si faible, était soumis à cette épreuve.

Sitôt que l'aube blanchit l'orient, Buffalo Bill releva la piste et la suivit jusqu'à l'endroit où les Apaches, qui s'étaient glissés en rampant vers la cabane, avaient repris leurs chevaux.

A partir de ce point, les traces étaient bien marquées. Mais à un mille plus loin à peu près, elles se confondirent avec une autre piste. Sans aucun doute, les seize Apaches ravisseurs s'étaient réunis là à une seconde troupe de guerriers indiens, beaucoup plus nombreuse, car Buffalo Bill, d'après les empreintes, calcula qu'ils n'étaient pas moins de quarante.

La découverte était importante; elle prouvait que les attaques de la nuit précédente, — le meurtre du docteur et l'enlèvement des deux amis, — n'étaient pas dues à une poignée de guerriers apaches plus ou moins écervelés en quête de scalpes à offrir à leurs squaws; mais que c'était un soulèvement général de toute la tribu.

Buffalo Bill arrêta son cheval pour réfléchir, avant d'aller plus loin, sur la conduite qu'il avait à tenir dans ces circonstances.

S'il n'eût écouté que son cœur, il aurait suivi au galop, tout seul, la piste des Peaux-Rouges, risquant le combat malgré l'écrasante supériorité des ennemis, pour délivrer à tout prix ses frères d'armes d'une captivité qui se terminerait, sans doute, dans les plus atroces supplices.

Mais c'eût été folie pure, et son bon sens le lui disait. Une telle entreprise ne pouvait aboutir qu'au sacrifice inutile de sa vie, sans que ses amis en fussent secourus aucunement.

Buffalo Bill se disait aussi que la vie du vieux Nick et de Wild Bill ne courait pas de danger immédiat. Si les Apaches ne les avaient pas massacrés sur le lieu même du combat, c'est qu'ils les réservaient au poteau du supplice, quand ils auraient regagné leurs tepees, et qu'ils voudraient amuser les squaws par le spectacle des souffrances d'un Visage-Pâle.

Quand il eut bien réfléchi, Buffalo Bill crut donc plus sage de retourner sans perdre de temps à Silver Gulch, d'informer ses nouveaux amis de ce qu'il avait découvert et d'entreprendre avec eux la poursuite des Peaux-Rouges et la délivrance des prisonniers.

Il revint au galop et arriva au settlement sur son mustang couvert d'écume.

Judge Walters écouta attentivement le récit de Buffalo Bill, sans laisser sa physionomie trahir la profonde émotion qui étreignait son cœur.

— Bon!...dit-il avec une colère concentrée. D'abord l'assassinat de notre docteur, puis l'enlèvement de deux des plus vaillants pionniers du Far-West... En voilà plus qu'il n'en faut pour faire déborder le vase! Il y a longtemps que ce Snake Eye et ses dignes acolytes méritent d'être châtiés... Ils le seront cette fois, ou je ne m'appelle pas Judge Walters!

Des messagers furent envoyés dans toutes les directions, pour convoquer les hommes capables de porter les armes.

Buffalo Bill était complètement d'accord avec Judge Walters dans chacune des mesures prises par celui-ci en vue de la lutte avec les Peaux-Rouges.

— Le mieux serait de commencer la poursuite au point où mes amis ont été enlevés, conseilla-t-il. Il est certain que le docteur a été assassiné par la même bande!

— Je crois que vous avez raison, dit Walters. Pauvre docteur!... Mais ne pensons plus qu'à le venger! Nous arriverons bien à faire passer à ces diables le goût du meurtre, et à en faire de bons Indiens!

Il faisait allusion à un dicton très répandu dans le Far-West, d'après lequel le seul bon Indien est l'Indien mort.

Dès le lendemain matin, quarante chercheurs d'or, armés jusqu'aux dents, chevauchaient sous le commandement de Buffalo Bill. La petite troupe emportait des vivres et des munitions en abondance. Tout était prévu pour prolonger au besoin la poursuite des Apaches pendant une semaine.

La piste fut d'ailleurs très facile à relever, car les Indiens ne s'étaient nulle part donné la peine de l'effacer.

Les cavaliers suivaient depuis six heures les empreintes très apparentes des ennemis, lorsqu'ils se trouvèrent en face d'un spectacle qui fit frémir les plus braves et arracha un juron énergique à Judge Walters.

C'était une habitation construite en troncs d'arbres, un «loghouse», comme on dit dans le pays, entièrement carbonisé. Mais l'abominable esprit de destruction des Apaches n'était pas seulement attesté par les poutres calcinées, les objets de ménage dis-

persés et brisés, le bétail abattu; sous les regards épouvantés des volontaires, s'étalaient les cadavres du colon et de ses trois aides, affreusement mutilés et scalpés. Il est vrai que, près des corps des quatre Blancs, gisaient dix cadavres de Peaux-Rouges tués dans le combat.

— Ma foi! dit Walters, rompant enfin le lourd silence, c'étaient des hommes, ceux qui sont tombés là! Ils ont combattu vaillamment jusqu'au bout!... C'est, après tout, une chance pour eux d'avoir été tués, au lieu de rester vivants aux mains de ces brutes!... Voilà encore un article à ajouter au compte que nous avons à régler avec ces chiens de la Prairie!

Les chercheurs d'or étaient tellement furieux, qu'il fallut toute l'autorité de Buffalo Bill et de Judge Walters pour les empêcher de se lancer au galop sur la piste des Apaches, qu'ils voulaient atteindre et massacrer le plus vite possible.

Mais le maître éclaireur avait d'autres projets.

— Une hâte trop grande pourrait tout gâter! répétait-il aux volontaires. D'abord, les coquins ont sur nous une avance de plusieurs heures, ce qui est important; puis, nous avons affaire aux Apaches, c'est-à-dire à la plus rusée, à la plus sournoise des tribus indiennes... Il s'agit de déployer une extrême prudence, de les vaincre en ruse, si c'est possible, et de préparer froidement le châtiment et la vengeance. Prenez patience, mes amis; tout vient à point à qui sait attendre... Je ne serais pas étonné que nous ayons devant nous encore au moins une journée de poursuite.

Les chercheurs d'or firent la grimace à cette perspective, mais, en fin de compte, le raisonnement de Buffalo Bill était bon, et ils se résignèrent à contenir, pour le moment, leur soif de représailles.

On inhuma honorablement les corps des colons tués, et on laissa ceux des Peaux-Rouges en pâture aux coyotes; puis on reprit la piste à une rapide allure à travers les ondulations de la Prairie.

Buffalo Bill chevauchait en tête. Tout à coup, il s'arrêta et fit signe à ses compagnons de l'imiter.

— Chut!... écoutez! dit-il impérativement.

Tous les cavaliers tendirent l'oreille. Aucun son ne parvenait jusqu'à eux, malgré toute leur attention.

— Vous devez vous être trompé, pard, dirent quelques-uns. Il n'y a pas le plus petit bruit dans l'air.

Mais Buffalo Bill secoua la tête. Il possédait une ouïe admirablement délicate, qui avait bien souvent excité l'étonnement de ses amis et ses camarades. Malgré les protestations des volontaires, il était convaincu d'avoir entendu à peu de distance un gémissement d'être humain en détresse, un véritable râle d'agonie.

Il leva la main pour commander le silence; les hommes devinrent muets autour de lui. Puis il prêta l'oreille avec la plus grande attention.

Rien...rien que le bruit léger du vent, qui courbait les hautes herbes, et le bourdonnement continu des moustiques.

Mais, au bout de deux minutes, un gémissement très faible, douloureux, lamentable, une plainte navrante d'animal pris au piège, un sanglot désespéré. Cela venait distinctement des hautes herbes, à quarante mètres du chemin.

Les chercheurs d'or avaient aussi entendu cette fois, et un soupir d'inquiétude sortit de toutes les poitrines.

Buffalo Bill tourna immédiatement son cheval du côté d'où venaient ces sinistres appels. Au bout de quelques pas, l'animal s'arrêta, les genoux tremblants, refusant d'avancer.

Dans la haute herbe de la prairie, presque sous les sabots du mustang, au ras du sol, il y avait une tête humaine.

Et cette tête gémissait et pleurait, avec une expression d'horrible souffrance. Le corps était enfoncé dans le sol tassé autour de lui. C'était un homme enterré vivant!...

Une Ruse de Guerre des Apaches.

Un cri d'horreur jaillit de toutes les lèvres.

Le malheureux avait été enfoui jusqu'au menton, et la terre autour de son corps était si serrée qu'il ne pouvait ni bouger un membre, ni tenter le plus petit effort pour se dégager.

Ses yeux seulement remuaient. Hagards, dilatés d'horreur, injectés de sang, ils disaient l'atroce supplice enduré, l'étouffement qui montait peu à peu, l'angoisse de la mort prochaine, si lente à venir cependant! De temps en temps, les lèvres laissaient échapper ce hurlement plaintif, qui n'avait rien d'humain, ce râle épouvantable qui avait attiré l'attention de Buffalo Bill.

Par un raffinement de cruauté, les bourreaux qui l'avaient enterré vif lui avaient enfoncé dans la bou-

che un bâillon; mais celui-ci s'était relâché peu à peu, de sorte qu'il pouvait pousser de temps en temps et à grand'peine quelques plaintes traînantes et prolongées, qui soulageaient sa terrible douleur, et qui avaient permis aux chercheurs d'or de le retrouver.

Buffalo Bill sauta vivement à terre, s'approcha du supplicié, lui arracha ce qui restait du bâillon et versa entre ses lèvres un peu d'eau de sa gourde.

Le malheureux était trop épuisé pour donner la moindre explication. Il balbutia quelques paroles inintelligibles, ferma les yeux et tomba dans une profonde syncope.

— Pauvre diable! murmura le Roi de la Prairie avec compassion. Cela vaut mieux pour lui! au travail, mes braves amis!... ne perdons pas de temps! Nous l'aurons déterré avant qu'il reprenne connaissance!

Les chercheurs d'or n'avaient, bien entendu, emporté ni pelles ni pioches, mais chacun avait dans sa ceinture un large couteau de chasse. Ils se mirent à l'œuvre avec entrain et firent tant et si bien qu'avant que le malheureux fût revenu à lui, il était sorti de sa lugubre fosse. On l'étendit avec précaution sur des couvertures de laine.

Buffalo Bill, qui, pour être un redoutable combattant, n'en avait pas moins l'âme tendre et pitoyable, remplit auprès de l'infortuné les fonctions du bon Samaritain.

Il lui introduisit lentement dans la bouche un mélange d'eau et de whisky, puis il lui humecta avec le même liquide les tempes et le visage. Quiconque l'eût vu prodiguer ses soins au pauvre enterré vif, eût eu de la peine à reconnaître en lui le farouche ennemi des Peaux-Rouges, le chasseur intrépide de la Prairie. On eût dit une mère au chevet de son enfant. Il épiait avec sollicitude le moindre signe de vie sur le visage du malheureux. Enfin, il eut la satisfaction de le voir revenir à lui et ouvrir lentement les paupières.

— Qui était-ce? demanda brièvement le maître éclaireur. Les Apaches?...

L'homme fit un faible signe affirmatif.

Il avait à l'épaule une profonde blessure, et le sang coagulé se mêlait à de la boue sur ses vêtements de cuir; la forme et la matière de ces vêtements firent penser à Buffalo Bill que ce devait être un cowboy.

— Mais je connais cet homme-là! dit Judge Walters, qui examinait attentivement le blessé. Il s'appelle Hank Darrel, et il était employé au rancho que nous avons dépassé tout à l'heure, et que ces chiens rouges ont si bien brûlé... Tandis que ses camarades ont été massacrés avec le maître, lui a été réservé pour ce sort terrible!... Coquins d'Apaches! attendez un peu que je vous tienne, et je vous apprendrai comment je m'appelle, coyotes faux et rampants!

— Vous pouvez compter sur nous pour vous aider, Judge! appuyèrent les hommes avec colère.

Au bout de quelques instants, le cowboy était suffisamment remis pour rassembler ses idées éparses et répondre aux questions de ses sauveurs.

Il se mit péniblement sur son séant et promena autour de lui des regards égarés. Enfin, il comprit qu'il était entouré de Blancs, parmi lesquels il reconnaissait même quelques-uns de ses amis.

— Camarades! dit-il d'une voix sourde et tremblante; que le Ciel vous épargne un supplice aussi horrible, aussi douloureux que celui que je viens de subir!

Les hommes se rapprochèrent avec des mots affectueux; leurs témoignages de sympathie étaient souvent interrompus, il faut le dire, par des cris furieux d'indignation contre les Apaches.

Le cowboy prit alors la parole et raconta les circonstances de l'attaque et de son supplice.

— Lorsque le loghouse est devenu la proie des flammes, dit-il, nous n'avons plus eu d'autre ressource que de nous ouvrir un passage à travers les Peaux-Rouges, les armes à la main... Il y avait là le patron et nous autres, quatre cowboys... Nous avons fait ce que nous avons pu, je vous assure; mais vous savez que le cerf le plus agile et le buffle le plus fort finissent par être vaincus par une meute de chiens. Les malheureux cowboys et le patron ont été massacrés... Quant à moi, j'ai trébuché contre une racine d'arbre, et je suis tombé si violemment que j'ai perdu connaissance... Lorsque je suis revenu à moi, j'étais lié et ne pouvais plus faire un mouvement. Les chiens rouges riaient en me regardant, car je ne me privais pas de jurer, vous pensez bien, et cela les amusait de voir ma colère... Ils voulaient sans retard m'attacher à un arbre et me faire mourir dans les supplices; mais leur chef s'y opposa.

«Vous le connaissez tous, ce chef, camarades; c'est cet hypocrite Snake Eye, qui nous a toujours fait des protestations de grande amitié... Œil de Serpent, c'est un nom qui ne lui convient qu'à demi; Cœur de Serpent devrait-on le nommer, car si l'œil est perfide, c'est que le cœur est traître... Il dit à ses hommes qu'il ne fallait pas me tuer tout de suite, parce qu'il me réservait un supplice beaucoup plus réjouissant. Vous pensez s'ils l'ont écouté avec plaisir, ces bêtes féroces qui n'aiment que le sang et la souf-

france!... On me mit sur un cheval, et on continua la route; mais pendant le chemin, je parvins à dégager mes mains sans être vu.

«Je n'avais pas d'armes, puisque les diables rouges m'avaient tout enlevé. Mais j'avais des poings, et je tombai à bras raccourcis sur ce mauvais drôle de Snake Eye... Je vous assure qu'il a reçu une bonne tripotée! Enfin, d'un coup bien appliqué sur la mâchoire, je l'ai envoyé mesurer sa longueur sur l'herbe. Ça ne pouvait me mener à rien, et je le savais bien, mais que voulez-vous! cela me soulageait de taper sur cet odieux chenapan... Une douzaine de ses guerriers se jetèrent sur moi; on me garrotta de nouveau, et cette canaille de Snake Eye, furieux de se voir endommagé, donna l'ordre de creuser ce trou... On m'y a introduit comme une paire de lunettes dans son étui... C'est bien simple, mais c'est affreusement douloureux. Je ne pouvais me défendre d'aucune façon, ma seule consolation était d'envoyer à ces diables rouges les plus beaux jurons de mon répertoire... Ils s'en moquaient pas mal!... Quand je fus enfoui jusqu'au cou, ils partirent en ricanant.

«Je passai ainsi toute la journée, car la bataille et l'incendie du rancho avaient eu lieu un peu avant l'aube. Le soleil tapait dur sur mon pauvre crâne, et je n'avais pas une goutte d'eau à boire!... Ah! quel supplice! je me demande comment je ne suis pas devenu fou... Rien qu'en pensant maintenant aux tortures que j'ai endurées, il me semble que ma tête éclate! Heureusement que vous êtes arrivés! Ah! il était temps!

«Mais Snake Eye n'a qu'à bien se tenir, le gredin! S'il me tombe jamais sous la main, je fais vœu de lui retourner sa vilaine peau rouge par-dessus les oreilles!

— Soyez tranquille, camarade! vous n'êtes pas le seul à lui en vouloir, et nous vous seconderons de toutes nos forces! fit Buffalo Bill de sa voix calme. Encore une question, je vous prie: lorsque cette bande infernale vous a attaqués, n'avait-elle pas déjà d'autres prisonniers blancs?

Le cowboy tressaillit. Absorbé par ses propres misères, — et qui pourrait lui en vouloir? — il n'avait pas pensé au sort des autres. La question de Buffalo Bill le lui rappela.

— En effet, dit-il; je me souviens très bien maintenant que les Peaux-Rouges avaient avec eux deux éclaireurs blancs, liés et enchaînés sur des chevaux. Je connais même l'un des deux: c'est Wild Bill Hickock. L'autre est déjà vieux, et il semblait très malade. Les Apaches l'avaient ficelé sur un mustang pour qu'il ne tombât pas en route, et trois des leurs surveillaient attentivement Wild Bill, pour lequel ils semblaient professer un grand respect.

— Ah! s'exclama Buffalo Bill avec un rire farouche; ils peuvent bien le respecter, car il leur a tanné la peau plus souvent qu'ils ne l'auraient voulu...Mais qu'en pensez-vous, les amis? Nous n'avons plus de raison pour rester ici davantage, puisque ce brave garçon est remis. Il faut reprendre la poursuite. Darrel, croyez-vous avoir assez de force pour nous accompagner?

— Vous ne pourriez pas aller loin, mon ami, dit Judge Walters avec sollicitude. Vous feriez mieux de retourner à Silver Gulch...

— Jamais de la vie, par exemple! fit en riant le déterré. Je ne ressens plus rien de mon aventure... Nous autres, cowboys et gars de la frontière, nous sommes comme les caniches mouillés, qui n'ont qu'à se secouer pour que leur peau soit sèche! D'ailleurs, même si j'étais malade, la seule pensée de rendre à Snake Eye ce qu'il a fait à moi et à mes pauvres camarades me guérirait tout de suite... Je vais avec vous, amis!

Sans vouloir écouter aucune représentation, le cowboy courut aux chevaux et sauta sur une des bêtes de rechange amenées par les chercheurs d'or, et toute la troupe repartit.

Quelques milles plus loin, la contrée changea d'aspect; le chemin devint abrupt et rocheux; les chevaux glissaient sur le sol et n'avançaient qu'avec peine.

Buffalo Bill ordonna bientôt une nouvelle halte. Il s'agissait de savoir quelle direction prendre, car la piste, suivie sans interruption jusque-là, se divisait en une demi-douzaine de pistes différentes.

Le maître éclaireur, à genoux au milieu de ses compagnons rangés en cercle, relevait et examinait les différentes traces.

— Somme toute, dit-il en se redressant, la bande des Apaches se compose environ de soixante-dix guerriers... Ils se sont séparés, c'est évident, mais je crois qu'ils n'ont pas eu d'autre but que de multiplier leurs pistes pour égarer les poursuites, et qu'ils vont se réunir en un point convenu.

«Ce serait une véritable folie que de vouloir suivre tous ces chemins; nous perdrions un temps précieux. D'ailleurs, nous ne devons sous aucun prétexte ouvrir les hostilités avant d'être en face de la troupe entière. D'un autre côté, je relève un détail frappant dans la piste que voilà. Elle contient l'empreinte très nette des fers d'un cheval, d'un seul; sans doute, il s'agit d'un cheval volé à un colon,

car vous remarquerez que toutes les empreintes des chevaux indiens indiquent que les bêtes ne sont pas ferrées.

— J'y suis!... interrompit Hank Darrel. Je sais d'où vient le cheval ferré...C'est celui du propriétaire de notre rancho brûlé... Les Apaches l'ont dérobé, je me le rappelle... Ce matin, Snake Eye le montait... C'est une bête magnifique, et le chef des chiens rouges semblait joliment content de sa prise!

— Bravo, pard! s'écria le maître éclaireur avec joie.

«Voilà une révélation qui nous aide puissamment à résoudre le problème!... Tout s'éclaire maintenant. Voyez: le cheval ferré a pris la direction que voici, et il avait avec lui trois poneys indiens, c'est visible... Deux de ces poneys étaient conduits par la bride, vous pouvez vous en rendre compte en regardant les empreintes parallèles des douze sabots non ferrés... Sans aucun doute, un Indien se tenait entre les deux chevaux qui portaient Wild Bill et mon pauvre vieux Nick... Snake Eye marchait en avant avec le cheval du ranchero. C'est clair comme le jour!... Voici la piste que nous devons suivre!

— Tout de même, fit observer Judge Walters, nous ferions peut-être mieux de nous séparer. Cela ne me paraît pas sage, que nous restions ensemble, lorsque les Peaux-Rouges se sont divisés en plusieurs troupes!...

— Quelle est donc votre idée, Walters? demanda Buffalo Bill.

— Selon moi, il est préférable que quelques-uns de nous suivent la piste de Snake Eye et de ses prisonniers, et que les autres se lancent derrière la troupe principale... De cette manière, au moment où les Apaches se réuniront, nous nous trouverons forcément au même point en arrivant de deux côtés, et la danse pourra commencer dans de bonnes conditions.

— Le plan n'est pas mauvais! convint Buffalo Bill au milieu du murmure approbatif des autres. Cela ne m'empêchera pas, je vous en préviens, de suivre personnellement la trace de Snake Eye!...

— J'en suis aussi! s'écria Judge Walters avec ardeur. Je ne veux laisser ni repos ni trêve à ce misérable, d'autant plus que le médecin assassiné était un de mes meilleurs amis!

— Et moi donc! N'oubliez pas, Gentlemen, que j'ai un compte tout spécial à régler avec le coquin rouge!...insista Hank Darrel, le cowboy. Suive qui voudra la piste de Snake Eye, cela ne me regarde pas; mais je vous déclare que moi, je ne quitterai pas d'une minute les talons de ses mocassins ou les sabots de son poney, quand je devrais former, à moi tout seul, le détachement!...

Des éclats de rire accueillirent la boutade comi-héroïque de Hank Darrel.

— Entendu! dit Buffalo Bill lorsque l'hilarité fut un peu calmée. Nous suivrons tous les trois la piste du chef apache, et nous n'avons pas besoin d'être plus nombreux, puisque nous n'avons affaire qu'à deux misérables Peaux-Rouges. Les autres se mettront à la poursuite de la troupe principale... Seulement, mes amis, avant de nous séparer, un dernier avis: que nul de vous ne se laisse entraîner par un zèle intempestif!... Nous devons au contraire, dans la mesure du possible, bien entendu, attendre, pour livrer le combat, que la bande tout entière soit réunie, afin de pouvoir faire une exécution radicale!...

Les hommes promirent d'obéir; on se serra la main, et les deux groupes partirent dans des directions différentes.

Les Chasseurs dans la Forêt.

Le maître éclaireur et ses deux compagnons perdirent bientôt de vue la petite troupe des chercheurs d'or, car les pistes étaient, au départ du moins, diamétralement opposées.

Bill Cody avait fort à faire pour modérer la fougue de ses deux compagnons. Judge Walters et Hank Darrel se montraient fort disposés à suivre la piste à bride abattue, et il ne fallait pas moins que tout le sang-froid et toute la raison du Roi de la Prairie pour les ramener à un parti plus sage.

— A quoi cela vous avancerait-il? ne cessait-il de leur répéter. Même si nous arrivons à apercevoir Snake Eye au bout de quelques heures, nous ne pourrons pas l'attaquer. Nous serions donc obligés de le suivre sans nous faire voir, et ce n'est déjà pas si facile...

— Mais c'est pour vos camarades que je suis impatient, Colonel Cody, fit observer Judge Walters. Ces Peaux-Rouges ne m'inspirent qu'une confiance très limitée... Vous voyez bien ce qui est arrivé à Hank Darrel, qui était réservé sans aucun doute, lui aussi, au poteau du supplice...

Buffalo Bill secoua la tête.

— Hank Darrel est jeune, dit-il; il n'a pas l'expérience de la Prairie, et Wild Bill est trop renseigné sur les mœurs des Peaux-Rouges pour se laisser

aller à des voies de fait sur un chef... Tant que les différentes troupes ne seront pas réunies, il n'y a aucun danger. Les autres guerriers ne souffriraient pas que Snake Eye les privât du plaisir supérieur de voir mourir deux Visages-Pâles au poteau du supplice.

La haute expérience du Roi de la Prairie lui donnait une autorité reconnue de tous. Ses deux compagnons se rendirent à ses raisons d'assez bonne grâce et s'abandonnèrent à sa direction.

Ils suivaient depuis un bon moment le sentier qui s'enfonçait dans la montagne, lorsque, tout à coup, ils tombèrent, de la façon la plus imprévue, sur une troupe de chasseurs blancs, composée de dix hommes. A en juger d'après leurs vêtements, ces hommes devaient être tous des trappeurs ou des chasseurs de la Prairie. Installés autour d'un feu pétillant, ils étaient en train de préparer leur repas.

Buffalo Bill, de sa voix sonore, leur adressa de loin un amical bonjour, puis il s'approcha d'eux et leur demanda s'ils n'avaient pas vu deux Apaches conduisant deux Visages-Pâles prisonniers.

— Bien sûr que non! répondit l'un des chasseurs. Si nous les avions vus, les deux Blancs seraient assis au coin de notre feu, et les Apaches auraient été livrés aux coyotes de la Prairie!...

— Mais avez-vous récemment vu des Indiens? demanda Judge Walters, se mêlant à la conversation.

— Ah! ça, c'est une autre question!... Je le pense, que nous en avons vu, et pas plus tard qu'hier encore!...et même plus que nous ne pouvions le souhaiter pour notre santé!

— Comment cela? dit le maître éclaireur, intéressé. Racontez-nous cela, camarade.

— Ma foi! c'est bien simple... Tels que vous nous voyez, mes amis, nous sommes des colons et des trappeurs, et nous nous étions réunis pour faire une bonne partie de chasse dans la Prairie. Cela n'a pas été mauvais, nous avons fait d'assez beaux coups de fusil et, hier matin, de bonne heure, nous étions déjà sur la trace des grizzlys... Vous devez savoir, camarades, que les belles peaux d'ours sont très recherchées en ce moment. Aussi nous étions bien contents quand nous avons aperçu, hier vers midi, un énorme grizzly qui se vautrait dans une mare. Aussitôt, nous avons mis pied à terre et, laissant un homme auprès des chevaux pour les garder, nous nous sommes avancés vers l'ours gris avec prudence.

— Avec prudence...avec prudence...c'est une façon de parler, grommela Buffalo Bill. Je ne connais au contraire rien d'imprudent comme d'entreprendre à pied un combat contre un ours gris!

Et il pensait à son pauvre Nick, si cruellement mutilé par la femelle d'un ours.

— C'est que nous ne chassons pas uniquement pour notre plaisir, et nous sommes tenus d'épargner les peaux autant que possible, vous comprenez, camarade... Qu'est-ce que vous voulez? ce sont les petits inconvénients du métier, répondit philosophiquement le chasseur. Alors on est bien obligé de tirer à petite distance, bien qu'en effet on coure plus de risques... Bref, nous cernions maître Martin de tous les côtés, et nous pensions bien qu'il ne nous échapperait pas, quand, tout à coup, du sommet d'un arbre, nous entendons le bruit d'un fusil, et nous voyons la balle qui va taper le rocher derrière l'ours... Ma foi! voilà la grosse bête qui se met à grogner; nous comprenons que la moutarde lui monte au nez; il ne nous restait plus qu'à ouvrir le feu, si nous ne voulions pas laisser les choses se gâter... Pan! pan! le beau coup, camarades! Nous avions tous visé à la tête, pour ne pas abîmer la peau. Avant que le grizzly eût eu le temps de sortir de la mare, son âme était déjà dans le paradis des ours, et nous nous réjouissions de la belle prise...

«Oui, mais va-t'en voir s'ils viennent!... Voilà que nous entendons tout à coup quatre «Whoop!» suivis immédiatement de l'irruption de quatre Apaches sortant des fourrés. Ces quatre barbouillés prétendent que le grizzly leur appartient, qu'ils ont tiré dessus les premiers, que c'est eux qui l'ont tué, et patati, et patata... Heureusement, le pard Dizon, là-bas, comprend un peu leur baragouin, et il ne fait ni une ni deux pour leur déclarer que nous ne sommes pas du tout disposés à leur céder l'ours, mais que, s'ils veulent se faire trouer la peau par quelques-unes de nos balles, ils n'ont qu'à le dire... Alors les voilà qui se retirent à une distance respectueuse.

«Nous écorchons l'ours, nous lui coupons les pattes et les jambons, et nous nous préparons à reprendre le chemin du camp... Pan! voilà une de ces infâmes balles d'Apaches qui siffle au milieu de nous! Croyez-vous, les fripouilles!...sans prévenir, sans rien! ...Le vieux Dizon nous criait de nous cacher, mais nous n'avions pas besoin de son conseil, et nous nous sommes mis à couvert avec une rapidité admirable...

«Alors, nous voyons arriver sur nous une trentaine de ces diables rouges, montés sur leurs poneys et poussant des «Whoop!» assourdissants. Ils voulaient nous coiffer à la mode indienne... Vous pensez si ça nous allait!... Heureusement, nous sommes dix gaillards qui n'avons pas froid aux yeux, et nous savons assez bien manier un fusil. Les Apaches ont

dû s'en rendre compte à notre première décharge, car, au bout de deux minutes, brrrr!...ils disparaissaient comme une volée de moineaux. Alors, ils ont essayé de nous intimider en employant leur vieille tactique, c'est-à-dire en tournant sans cesse autour des rochers où nous nous étions abrités.

«En même temps, ils tiraient tous, aussi maladroitement qu'une confrérie d'ivrognes, du reste.... Il faut vous dire, camarades, que je m'appelle Schultze, et que je suis Allemand d'origine... Eh bien! aussi vrai que mon nom est rare en Amérique et commun en Allemagne, je n'ai jamais vu des gâcheurs de poudre comme ça... Bref, pour en revenir à l'échauffourée d'hier, elle a coûté la vie à trois Apaches; de notre côté, le vieux Dizon en a été quitte pour une blessure légère, à fleur de peau, au bras... Ça n'a pas été long; bientôt tout est rentré dans le silence. Mais nous avons été obligés de passer la nuit dans nos abris derrière les rochers, et ce n'était pas très agréable.

«La bande rouge a tout de même dû trouver l'affaire un peu chaude, car, ce matin, les Indiens étaient partis. Maintenant, pour ce qui concerne les deux prisonniers blancs dont vous nous demandez des nouvelles, ils ont peut-être passé par ici avec leurs conducteurs avant nous... Voilà toute notre histoire, camarades!

Buffalo Bill et ses compagnons avaient écouté avec la plus grande attention le récit du trappeur.

— Ces Apaches sont sans doute une des bandes que nous poursuivons, dit Hank Darrel, le cowboy. Ils ont probablement fait la rencontre de la partie de chasse peu de temps après s'être séparés, et, dans ce cas, ils n'ont sur nous que quelques heures d'avance.

Le maître éclaireur hocha la tête.

— Ce n'est pas mon avis, dit-il. Il est difficile qu'une des troupes isolées que nous poursuivons soit aussi nombreuse; et leurs empreintes, d'ailleurs, sont déjà vieilles de plusieurs heures... Pour moi, il s'agit d'une autre troupe d'Apaches qui cherchait à se réunir à celle qui nous intéresse plus spécialement. Selon toute apparence, toute la tribu est soulevée. Enfin, merci de vos bons renseignements, dignes chasseurs! Nous repartons à la recherche de nos malheureux camarades, et nous comptons faire payer cher aux Indiens leurs méfaits.

— Nous voudrions bien pouvoir nous joindre à vous, dit le trappeur allemand quand il sut le but de l'expédition. Mais c'est impossible, et vous allez en juger vous-mêmes. Si les Peaux-Rouges sont en état d'insurrection, il nous faut regagner au plus vite nos ranchos pour défendre nos femmes et nos enfants contre ces diables.

C'était, en effet, le premier devoir de ces braves gens. Buffalo Bill les approuva vivement; les deux petites troupes prirent ensemble un repas de courte durée, puis on se serra rapidement la main, et on se sépara en échangeant des souhaits sincères.

Les Prisonniers de Snake Eye.

Voyons maintenant ce qu'il était advenu de Wild Bill et du pauvre Nick Wharton, si grièvement blessé par le grizzly femelle qu'il avait fini par tuer.

Le maître éclaireur ne s'était pas trompé dans ses déductions, en étudiant la piste des Apaches. Les deux éclaireurs avaient été surpris pendant la nuit par les guerriers rouges, qui s'étaient approchés sournoisement de la cabane de feuillages. L'attaque avait été si imprévue et si soudaine que même la force de géant de Wild Bill s'était trouvée impuissante.

On avait attaché les deux amis sur des mustangs, et on les avait emmenés en toute hâte. Chemin faisant, les ravisseurs s'étaient réunis à une autre bande d'Apaches plus nombreuse et avaient entrepris en commun l'attaque du rancho isolé.

Garrottés étroitement, bâillonnés de main de maître, incapables de remuer seulement le bout d'un doigt, les deux amis avaient assisté avec une rage impuissante aux cruautés des Apaches, à leur fureur de destruction.

Ce fut pour eux un affreux supplice, et leur désespoir fut à son comble quand il leur fallut voir enterrer vif le malheureux Hank Darrel. Le sentiment de leur impuissance et la pitié que leur inspirait le sort du jeune homme firent jaillir des larmes de leurs yeux, chose qu'aucune souffrance subie par eux-mêmes n'aurait pu provoquer.

Ils n'avaient guère été mieux traités. Les Apaches les frappaient sans pitié, les secouaient, les poussaient de la façon la plus brutale. Le pauvre vieux trappeur, heureusement pour lui, se trouvait, par suite de la fièvre, dans une sorte de délire et de demi-inconscience, où il percevait la douleur des coups sans ressentir de colère.

Il faut bien reconnaître que les Apaches usaient, en somme, du droit de représailles; ces hommes étaient leurs ennemis mortels, acharnés, qui leur avaient fait plus de mal qu'une douzaine d'autres éclaireurs. Ils les détestaient en conséquence et les traitaient avec la cruauté de leur nature. Un seul Visage-Pâle leur était encore plus odieux: c'était Pae-has-ka, le Chef à la Longue Chevelure, comme ils appelaient Buffalo Bill.

S'ils avaient pu s'emparer de lui et le faire mourir à petit feu, rien n'aurait égalé leur joie.

Mais les Apaches n'en étaient pas moins fort satisfaits de leur double prise, surtout le chef Snake Eye.

Après que la bande se fût divisée pour tromper plus aisément les Blancs qui pouvaient être à sa poursuite, le jeune chef vint se placer à côté de Wild Bill et conduisit par le lasso le mustang sur lequel on avait attaché le prisonnier. L'autre guerrier apache agissait de même avec le cheval qui portait le vieux Nick.

L'espoir revenait à Wild Bill, en s'apercevant qu'il ne restait plus que deux guerriers pour les surveiller. Cependant, il dut bientôt se rendre à l'évidence et convenir avec lui-même que leurs chances de salut n'avaient guère augmenté.

Que pouvait-il faire, en effet?... Attaché sur son cheval, les mains et les pieds si solidement ligotés que les liens lui entraient dans les chairs et le faisaient cruellement souffrir, il n'avait pour toute ressource que d'épier une occasion, un hasard providentiel. Il était peu probable que le rusé Snake Eye y aidât.

Le chef apache ne perdait pas de vue ses prisonniers et surveillait étroitement, non pas les gestes de Wild Bill, puisque l'éclaireur était incapable de bouger, mais la moindre expression de son visage.

Il baragouinait assez mal l'anglais; cependant, il fit appel à toute la richesse de son vocabulaire pour jeter la terreur dans l'âme des prisonniers, en leur décrivant les épouvantables tortures qui les attendaient lorsqu'ils seraient attachés au poteau de supplice.

— Ugh! dit-il de sa voix rauque. Les Visages-Pâles bannis de cette terre!... Bientôt plus un Visage-Pâle sur le territoire de chasse des hommes rouges... Grand Manitou donnera aux guerriers rouges les scalpes des Visages-Pâles et leurs richesses... Mèneront les belles femmes blanches dans leur tepees; femmes blanches deviendront leurs squaws, feront la cuisine dans le wigwam des guerriers rouges!... Snake Eye prendra pour lui la plus belle!... C'est un chef très puissant; il conduit ses jeunes guerriers à la victoire; il défera les Visages-Pâles...prendra beaucoup de couvertures de laine, beaucoup de fusils, beaucoup de butin, beaucoup d'eau-de-feu pour faire son sang plus chaud!...

On voit que Snake Eye ne mentait pas à sa race et pratiquait largement la vantardise chère aux Indiens. Wild Bill grinçait des dents sous son bâillon et faisait de vains efforts pour répondre aux discours grandiloquents du chef.

Celui-ci s'en aperçut; il fit un signe à l'autre Apache, qui débarrassa les deux prisonniers de leurs bâillons.

Ce fut le vieux Nick Wharton qui le premier se chargea de remettre à sa place le jeune chef, qui s'étendait avec complaisance sur ses exploits passés, présents et futurs.

— Tu ferais mieux de te taire, espèce de misérable serpent à sonnettes! dit-il, tout bouillant, car la colère lui était revenue à mesure que la fièvre tombait. Si je pouvais seulement mettre la main sur toi, je ne te demanderais que cinq minutes pour te réduire en un tas de poussière si petit que ta squaw ne se donnerait pas la peine de le balayer!...

Snake Eye n'était pas assez fort en anglais pour bien suivre le flot de paroles imagées et énergiques du vieux trappeur; il comprit néanmoins que le prisonnier l'insultait, et il se mit en fureur.

Poussant son cheval contre le vieux Nick, il leva le poing et le frappa si rudement au visage que le sang jaillit de la bouche et du nez de l'infortuné.

Le corps puissant du trappeur se tordit sous ce traitement brutal, et ses muscles se tendirent à se rompre. Mais ses liens étaient solides; il ne put faire un mouvement et dut subir les coups du jeune chef, ainsi que les éclats de rire méprisants dont ils étaient accompagnés.

— Ne triomphe pas trop tôt, sale Peau-Rouge! s'écria à son tour Wild Bill, en pleine rage. Ton rire idiot pourrait bien s'achever en pleurs et en grincement de dents. Tu frappes ce pauvre vieux comme un lâche que tu es; mais sois tranquille, tu paieras tout cela cher, et avant qu'il soit longtemps!... Tu fais le bravache, et tu te vantes comme une vieille coquette qui raconte ses conquêtes du temps qu'elle était belle; mais si tu voyais seulement le bout de l'oreille de Pae-has-ka, tu rentrerais sous terre comme un rat de la Prairie... Toi et ta tribu, vous avez assez de raisons de le craindre!... Eh bien! il viendra, c'est moi qui te le dis, et plus tôt que tu ne le voudrais... Il se mettra à la pour-

suite de votre engeance maudite, avec une troupe d'hommes vaillants, forts et braves, et bons tireurs par-dessus le marché, pas des mazettes comme tes Peaux-Rouges... Vous hurlerez tous comme des coyotes pour qu'on vous fasse grâce; mais vous n'échapperez pas à la correction que vous méritez!

Le chef apache regarda Wild Bill avec colère, comme s'il eût voulu lui faire payer sur l'heure la hardiesse de ses paroles. Puis il éclata d'un rire strident.

— Snake Eye ne craint rien et n'a peur de personne, dit-il avec mépris. Que le Chef à la Longue Chevelure vienne un peu dans nos villages; il sera bientôt scalpé!... Que tous les chiens blancs viennent; les Apaches rient, tuent et prennent des tas de scalpes pour orner leurs ceintures et donner à leurs squaws... Visages-Pâles sont bêtes...ne savent pas suivre les pistes des guerriers rouges...Snake Eye, grand guerrier, beaucoup trop malin pour eux... Snake Eye, chef rusé et puissant, se moque des Visages-Pâles, qui ne pourront jamais le prendre... Bientôt nous serons dans le wigwam du chef, au village des Apaches, et les squaws auront un beau spectacle avec les prisonniers blancs... Ce sera musique céleste, lorsque Wild Bill criera comme un chat qu'on noie!... Il implorera pitié en gémissant, mais brûlera sur le bûcher, pendant que Snake Eye rira de tout son cœur!

— Bête puante! cria Wild Bill, au comble de la colère. Vantard stupide et menteur! Le jour où j'implorerai ta pitié, c'est que je ne serai plus Wild Bill. Tu pourras me coudre dans un sac et me noyer comme un chat, en effet!... Mais tu n'es qu'un lâche!... Si tu n'étais pas une lamentable loque, bonne à nettoyer le sol, tu couperais mes liens, et nous combattrions face à face, comme des hommes, pour notre vie... Tiens! tu me dégoûtes... Tu n'es bon qu'à surprendre les honnêtes gens dans leur sommeil... Tu sais bien que si j'avais été réveillé, tu n'aurais pas osé t'y frotter: je t'aurais envoyé mon pied quelque part de telle façon que, pendant longtemps, tu n'aurais pu te tenir en selle ou t'asseoir sans penser à moi!...

Wild Bill ne se préoccupait guère de la politesse du langage, et, indépendamment de la colère qui le faisait parler, il prenait plaisir à accabler le jeune Apache des expressions les plus insultantes qu'il pût trouver. C'en était trop pour la patience de Snake Eye. D'un geste brusque il tira de son wampum, — c'est ainsi que les Peaux-Rouges nomment leurs ceintures ornées de coquillages, — son couteau à scalper et s'élança sur le captif. C'en était fait de Wild Bill, si le second Apache n'avait vivement retenu le bras du chef.

— Ugh! dit le guerrier. Pas tuer maintenant, Chef!... Visage-Pâle doit mourir au poteau du supplice... Beaucoup plus réjouissant pour les squaws et les enfants!...

Snake Eye, dont la colère était tombée aussi promptement qu'elle était montée, fit un signe affirmatif et sourit d'une manière effrayante.

— Ugh! dit-il. White Dog parle bien! Snake Eye ne veut tuer Visage-Pâle, le chatouiller seulement!

Il sauta de cheval et tira à terre également le vaillant éclaireur. Puis, s'agenouillant sur le malheureux sans défense, il lui enfonça dans la gorge la pointe de son couteau, mais de façon à provoquer une douleur aiguë sans faire une blessure dangereuse.

Le second Apache avait compris ce que voulait faire le chef; il se mit à rire, guettant avec attention la moindre expression d'angoisse sur les traits de Wild Bill. Mais ce fut en vain. Le visage de l'éclaireur demeura impassible, indiquant un tel mépris que Snake Eye ne put supporter le regard de sa victime et fut obligé de détourner les yeux.

Alors, son irritation s'exaspéra jusqu'à la furie; il continua d'enfoncer la pointe de son couteau en différentes places dans le corps du prisonnier, assez habilement pour éviter les artères et les parties vitales, tout en causant à sa victime les plus cuisantes douleurs.

Sans aucun succès, d'ailleurs. La face pâle de Wild Bill gardait son impassibilité de marbre. Il semblait être indifférent et insensible au mal.

— Misérable lâche! dit-il seulement. Détache-moi les mains, rien que les mains; je me défendrai avec mes seuls poings contre ton couteau, et tu verras comme on étrangle un chien de Prairie!

Un moment il put croire que Snake Eye allait se rendre à ce désir. Le second guerrier lui-même semblait s'y attendre, et il s'apprêtait avec joie à assister à ce spectacle intéressant, dont l'issue ne pouvait être douteuse. Mais le chef secoua la tête et partit d'un nouvel éclat de rire.

— Snake Eye n'est pas sot, dit-il. Snake Eye ne veut pas lutter avec le prisonnier, qu'il peut abattre comme un vil bétail... Non, non, le Visage-Pâle mourra au poteau du supplice et réjouira les squaws et les enfants avec ses appels à la pitié! Pas le délier, non! Snake Eye connaît les ruses des chiens blancs... Visages-Pâles sont risiblement vantards!

— Gredin! s'exclama Wild Bill. Ne donne pas

tes qualités aux autres!... C'est toi qui es un vantard et un lâche, et qui n'oses te mesurer avec moi. Tu as pourtant des armes; et moi je n'ai que mes poings!...

Snake Eye ne se contenait qu'avec peine. Cependant, il fit encore un effort de volonté et se mit à ricaner dédaigneusement.

— Ugh! grogna-t-il. Visage-Pâle dit énormément d'absurdités.... Il voudrait forcer Snake Eye à le tuer, parce qu'il craint d'être brûlé au poteau du supplice... Mais Snake Eye, pas si sot... Continuons notre route; Pae-has-ka nous poursuit...

— Je donnerais quelque chose pour qu'il te tînt déjà par la gorge! répliqua Wild Bill avec mépris. Tu peux te sauver, va, mon gaillard! Tu n'échapperas pas à ton sort, et le Chef à la Longue Chevelure t'apprendra à t'attaquer à des hommes sans défense!

Le chef, sans répondre, replaça Wild Bill sur son mustang.

L'autre Apache jurait, — comme un Peau-Rouge peut jurer. Le vieux Nick venait de glisser de sa selle et restait suspendu entre la terre et le ventre de son cheval.

— Aidez-moi donc, idiots! criait-il, furieux. Vous voyez bien que je ne puis faire un mouvement!

Pour toute réponse, les deux guerriers l'accablèrent de coups, avant de le redresser rudement sur sa selle. Ils l'attachèrent si solidement cette fois qu'il était obligé de demeurer assis sur le dos du poney, tandis que sa figure meurtrie et sanglante tombait de temps en temps en avant, par suite de sa grande faiblesse.

Wild Bill poussait des cris de rage au spectacle, si pénible et si douloureux pour lui, de son vieil et fidèle ami souffrant, sans qu'il pût lui porter le moindre secours.

C'est à ce moment que ce secours, dont ils avaient si grand besoin tous les deux, et dont ils commençaient à désespérer, s'attendant à être bientôt attachés à l'horrible poteau, dans le village des Apaches, c'est à ce moment, disons-nous, que le salut leur tomba du ciel, comme dans un conte de fées!

L'Exploit d'une jeune Fille.

Les deux guerriers n'avaient pas fait un demi-mille depuis que leurs prisonniers étaient garrottés, lorsqu'ils s'arrêtèrent de nouveau, au comble de la surprise et de la frayeur, serrant de leurs genoux les flancs de leurs chevaux.

Devant eux, à dix pas à peine, se tenait une jeune fille. La carabine en joue, elle tenait en respect les deux Apaches.

Les éclaireurs crurent voir une apparition céleste.

Elle paraissait âgée de dix-huit ans à peine, mais sa jeune et délicate figure, toute fraîche et toute ronde comme dans la fleur de l'être, exprimait une décision farouche qui lui durcissait les traits. Il était clair que sa rencontre était sérieuse et redoutable. Snake Eye et son compagnon le comprirent admirablement, car ils n'essayèrent même pas de bouger ou de se défendre, sachant que le moindre mouvement amènerait la détente de l'arme et la fin de leur existence.

— Les mains en l'air! dit la jeune fille d'une voix impérieuse, qui contrastait singulièrement avec son apparence délicate, si elle s'accordait avec son attitude déterminée.

Les Peaux-Rouges levèrent immédiatement les mains.

— Bien! continua l'enfant. Maintenant faites tourner vos chevaux et reprenez le chemin par lequel vous êtes venus... Je devrais vous abattre comme des chiens que vous êtes, mais il m'est impossible de le faire de sang-froid.

Les deux Apaches ne discutèrent pas. Les mains toujours levées au-dessus de leurs têtes, ils dirigèrent leurs chevaux avec des pressions de genou, tournèrent et reprirent le chemin tracé.

Les deux éclaireurs, muets d'étonnement, regardaient tantôt la belle amazone, tantôt les Indiens, qui s'éloignaient au pas. Pour rien au monde, une parole n'eût pu sortir de leur gosier, dans le saisissement où ils étaient de voir ainsi leur sort changer, à la parole de cet être angélique.

De son côté, la jeune fille restait sur la défensive, surveillant le départ des deux Peaux-Rouges.

Bien lui en prit, car soudain Snake Eye, furieux de voir lui échapper sa prise, fit faire demi-tour à son cheval et, rapide comme l'éclair, saisit de sa main droite sa hache de combat.

Il la brandit pour la lancer à la tête de la jeune fille. Mais au même moment celle-ci, qui ne le quittait pas des yeux, pressa la détente de sa carabine.

Le jeune chef chancela, battit l'air de ses bras et tomba de son cheval, qui se cabrait furieusement. Il resta étendu à terre, la figure couverte de sang, inerte et mort en apparence.

Les deux éclaireurs et la jeune tireuse pensèrent que la balle avait dû lui traverser la cervelle. Ils n'avaient, d'ailleurs, pas le loisir de s'en assurer, car le second Apache, suivant l'exemple de Snake Eye, accourait vers l'héroïque jeune fille en brandissant son couteau à scalper.

Elle avait heureusement une carabine à répétition. Sans cette circonstance, elle eût été perdue, les deux éclaireurs, encore étroitement garrottés sur leurs mustangs, ne pouvant lui être d'aucun secours.

Elle laissa venir l'Indien presque jusqu'à elle. Puis, au moment où il brandissait le couteau sur sa tête, elle pressa une seconde fois la détente. Le Peau-Rouge poussa un effroyable cri d'agonie et tomba de sa selle. La balle, tirée à bout portant, lui avait littéralement ouvert le crâne.

La vue de l'homme qu'elle avait tué fit pâlir la jeune fille. On eût dit que toute l'énergie qui l'avait jusque-là soutenue l'abandonnait en même temps que l'imminence du danger. Elle se couvrit le visage de ses mains et sembla sur le point de s'évanouir. Enfin, faisant un effort et marchant comme dans un rêve, elle vint aux deux éclaireurs.

Saisissant le couteau de l'Apache tué, elle coupa leurs liens.

A ce moment, l'ébranlement nerveux prit le dessus; elle tomba à genoux, tremblant convulsivement de tous ses membres, sanglotant comme une vraie petite fille, qu'elle était au fond... Elle murmurait, à travers ses sanglots:

— Mon Dieu! mon Dieu! j'ai tué un homme!... j'ai tué un homme!...

Malgré sa propre faiblesse, le vieux Nick Wharton la prit dans ses bras et la releva doucement.

— Ce n'est pas un homme, ma jolie Miss, c'est un Peau-Rouge, lui dit-il en manière de consolation. Il ne faut pas vous inquiéter d'une semblable bagatelle, ça n'a pas d'importance... Si vous aviez envoyé dans les Bienheureux Territoires de Chasse autant d'Indiens que moi ou mon ami Wild Bill, que voilà, vous vous feriez une autre idée de la chose... Sapristi! pour une personne qui n'en a pas l'habitude, mes compliments! vous avez fait preuve d'un talent peu ordinaire!

Les paroles de Nick étaient, dans son esprit, tout à fait persuasives et convaincantes; mais, pour le moment, elles n'agissaient pas sur le moral désolé de la jeune fille. Elle sanglotait si éperdument que les deux éclaireurs, qui d'ailleurs ne possédaient pas une grande expérience de la femme, ne savaient à quel expédient recourir pour la calmer à peu près. Dans leur trouble, ils ne pensaient pas le moins du monde à surveiller les deux Indiens, qu'ils croyaient morts.

— Je vous en prie, conduisez-moi chez mon père! ...balbutia la jeune fille après qu'elle se fut un peu apaisée.

Nick Wharton se gratta la tête avec un désespoir comique.

— C'est bientôt dit, grommela-t-il. Mais je voudrais bien savoir comment nous le ferions... Nous n'avons pas le plaisir de connaître votre respectable père, ma jolie demoiselle, et nous ne savons pas où il demeure... Il y a diablement peu d'établissement par ici, voyez-vous...

Les façons gauches et l'embarras du vieux trappeur amenèrent un sourire involontaire sur les lèvres de la jeune personne.

— Mon père est à cent mètres d'ici environ, dit-elle, dans une grotte, un peu plus haut que le chemin.

Les deux éclaireurs regardèrent leur petite providence avec une surprise comique.

— Dans une grotte?... dit Wild Bill.

— Oui; c'est là que nous nous cachons des Indiens... Suivez-moi, je vous raconterai tout en route; peut-être pourrez-vous nous venir en aide, car mon pauvre père est gravement malade!

Tout en parlant, elle se mit à marcher en avant; les deux éclaireurs, dont la curiosité était vivement excitée, la suivirent en menant leurs chevaux par la bride.

Ce fut un malheur que leur intérêt pour la jeune et étrange amazone les empêchât de penser au devoir essentiel de tout Blanc combattant les Peaux-Rouges; ils négligèrent de s'assurer que Snake Eye et son compagnon étaient vraiment morts, — ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire en toute autre circonstance, habitués qu'ils étaient aux ruses sans nombre des Indiens.

S'ils avaient tourné la tête, ils auraient vu Snake Eye se redresser lentement et les suivre d'un regard chargé de haine et du désir de vengeance.

Le chef apache n'avait reçu qu'une légère blessure, intéressant seulement les chairs du crâne. Le

choc et l'hémorrhagie avaient déterminé un évanouissement passager, si passager même qu'avant que la jeune fille se fût remise de son accès de larmes, Snake Eye avait depuis longtemps repris connaissance. Avec toute la ruse d'un Indien, d'un Indien Apache surtout, il s'était bien gardé de bouger, comprenant tout l'avantage qu'il y avait pour lui à faire le mort.

Lorsqu'il vit s'éloigner ses ennemis, qui n'avaient aucun soupçon, il fut un moment tenté de les attaquer par derrière. Mais il réfléchit qu'il aurait affaire à trois adversaires fort déterminés, — car la jeune fille avait prouvé qu'elle n'était pas une quantité négligeable, — et que, si, par hasard, il parvenait à tuer un ou deux des Visages-Pâles, sa mort à lui n'en était pas moins à peu près certaine.

Or, Snake Eye, sans être un lâche, n'éprouvait aucune envie d'entrer prématurément dans les Territoires de Chasse des Bienheureux.

Il se leva donc, avec une imprécation étouffée, lorsque le trio eut disparu à un tournant du chemin, et marcha en clopinant vers son mustang, qui l'attendait fidèlement à quelques pas. Il se hissa lourdement sur le dos de la bête, et, sans hésiter davantage, il se dirigea vers le lieu où les différentes petites bandes de ses guerriers s'étaient donné rendez-vous.

La belle amazone conduisit ses compagnons à l'entrée d'une grotte située en effet à quelque cent mètres du chemin. Cette grotte était si bien cachée par des saillies de rocher et des fourrés d'arbustes, qu'il fallait une habileté particulière ou la connaissance parfaite des lieux pour en deviner l'existence.

Lorsque les regards des deux éclaireurs se furent habitués au demi-jour qui y régnait, ils virent un vieillard étendu sur un lit de feuillages.

Pour la taille, cet homme était un véritable géant; il avait dû posséder une force redoutable, mais l'âge avait courbé son dos et blanchi ses cheveux et sa barbe. Une terrible maladie, augmentée encore par le chagrin, le clouait sur sa couche.

A la vue des deux éclaireurs et de la jeune fille, le visage du vieillard s'illumina d'une sorte de joie.

— Le Ciel soit béni de vous envoyer ici, mes amis! dit-il d'une voix creuse. Je n'espérais presque plus, hélas! voir le visage d'un Blanc avant de mourir!... Je ne suis guère inquiet pour moi; je sais que la mort me guette, et que j'ai fait mon temps... Mais l'angoisse m'étreint le cœur, lorsque je pense à ma petite-fille, et au sort que les diables rouges lui feraient subir, si jamais elle tombait entre leurs mains!

— Soyez tranquille, tant que nous serons là, elle n'aura rien à craindre, répondit Wild Bill de sa voix de basse. Mais qui diable, pard, a pu vous décider à vous retirer dans cette caverne peu confortable?

— Raconte-le, Rose, dit le vieillard. Pour moi, je ne pourrais aller jusqu'au bout, je suis trop affaibli.

— C'est une longue histoire, grand-père, reprit doucement la jeune fille. Avant de la commencer, je ferais mieux de leur offrir de quoi se restaurer, car ils paraissent épuisés!

— Mademoiselle, dit galamment le vieux Nick, votre sagesse me remplit d'admiration, et je ne saurais vous dire à quel point je vous approuve!...Quand on a été à moitié dévoré par une ourse grise, et que, depuis, on n'a rien eu à se mettre sous la dent, je vous assure qu'on avalerait des serpents à sonnettes... bien qu'un meilleur morceau, offert par vos belles mains, soit infiniment préférable!

Les deux éclaireurs firent grand honneur au repas que Rose ne tarda pas à leur servir. C'étaient, en effet, les premiers aliments qu'ils prenaient depuis la surprise nocturne des Apaches.

Lorsqu'ils furent rassasiés, et qu'ils eurent bourré et allumé leurs pipes, la jeune fille prit la parole, et ce qu'elle conta surprit ces hommes, habitués à ne s'étonner de rien.

— Je m'appelle Rose Daintree, commença-t-elle. Le vieil homme que vous voyez ici est mon grand-père. Nous possédions un beau rancho près de Dry Gulch, à peu près à quinze milles d'ici. Nous vivions là fort heureux, mon grand-père, moi et mon pauvre frère... Nous n'avions plus aucune famille dans le pays; j'appelais mon grand-père du nom de père, et je passais pour sa fille aux yeux des gens qui ne nous connaissaient pas intimement...

« Il y a un mois environ, un chef des Indiens Apaches nommé Snake Eye, — le même que j'ai été obligée de tuer tout à l'heure, — s'arrêta devant notre rancho et demanda à manger et à boire, ainsi que de l'herbe fraîche pour son poney. J'étais seule avec les domestiques, à la maison ce jour-là; mon grand-père et mon frère étaient allés à la chasse. Cependant, la visite de l'Indien ne m'effraya pas le moins du monde et ne m'étonna pas non plus, car je croyais que la hache de guerre était enterrée entre les Indiens et les Blancs. Mon grand-père avait pour principe d'entretenir toujours de bons rapports avec les Peaux-Rouges et de ne jamais leur refuser une demande rai-

sonnable... Je fis donc signe à un de nos cowboys de soigner le mustang, et moi-même je présentai au chef du pain et du lait, en le priant de s'asseoir.

«Il accepta ce que je lui offrais en me regardant avec une certaine insolence; mais je n'y fis guère attention, pensant que les Indiens ont des façons à eux et ne connaissent pas les bonnes manières...

«Le chef était encore en train de manger lorsque grand-père rentra de la chasse avec mon frère. Il salua le chef avec sa bienveillance habituelle. Snake Eye nous remercia de notre hospitalité par un grognement dédaigneux et me regarda encore une fois, si fixement que je me sentis mal à l'aise. Puis il sauta sur son cheval et repartit.

«Il revint plusieurs fois au rancho pendant les deux ou trois semaines qui suivirent, et chaque fois il me regardait avec son insolence persistante. Mais, comme il se bornait à cela sans m'adresser la parole, je continuais à ne pas m'en préoccuper... Cependant, ses visites fréquentes m'ennuyaient, et mon frère Roger partageait mes sentiments à cet égard, peut-être même avec plus d'intensité.

«Enfin un soir, après le souper, Snake Eye arriva sur son mustang, tandis que je me balançais dans mon hamac devant la maison. Avant que j'eusse pu me rendre compte des intentions de ce misérable, il sauta de son cheval et m'entoura de ses bras robustes... L'indignation m'ôta momentanément la force d'appeler au secours. Snake m'implorait dans son baragouin anglais, m'adjurait de fuir avec lui et de le suivre dans son wigwam, où il m'offrait comme un grand honneur de devenir sa squaw.

«J'essayai de me dégager de son étreinte, et j'appelai au secours de toutes mes forces. Mes cris firent accourir mon frère Roger. Dès qu'il vit de quoi il s'agissait, il tira son revolver de sa ceinture et visa Snake Eye...il l'aurait sûrement tué sans mon intervention. Je ne voulais pas que l'Indien fût tué dans le rancho; je prévoyais que cette mort nous amènerait des malheurs... Hélas! les malheurs sont venus tout de même... Je ne pus cependant pas empêcher mon frère d'asséner à l'Apache un coup si violent qu'il roula sur le sol comme un taureau assommé. Je le crus mort...

— Quel malheur qu'il ne l'ait pas été pour tout de bon! dit charitablement Wild Bill.

— C'est bien ce que je pense à présent, reprit Rose avec un soupir de tristesse. Mon pauvre frère serait encore en vie, et je n'aurais pas sur la conscience la mort de deux hommes!

— Pas deux hommes, deux Peaux-Rouges, rectifia le vieux Nick avec un doux entêtement. Ce n'est pas ça qui doit vous troubler... Je voudrais bien avoir sur la conscience le sang de tous les Apaches, je vous assure que je n'en pleurerais pas, ni le Far-West non plus... Continuez, Miss!

— Enfin, dit la jeune fille, toujours triste, mon frère saisit une cravache et se mit à frapper le chef apache jusqu'à ce que celui-ci demandât grâce en poussant des hurlements. Ses cris attirèrent mon grand-père... Lorsqu'il apprit ce qui venait de se passer, il ordonna à Snake Eye de remonter à cheval et de ne plus jamais se montrer au rancho, s'il ne voulait pas être tué comme un chien enragé dès qu'on l'apercevrait. Furieux, et sans prononcer une parole, le chef se remit en selle et partit au galop... Arrivé à la lisière de la forêt, il se retourna en poussant à pleine gorge le cri de guerre de sa tribu.

— C'est la guerre! cela signifie qu'il va ameuter toute sa tribu contre nous! s'écria mon frère. Nous ferions mieux de lui envoyer une balle!

«Il l'aurait fait, si mon grand-père ne lui avait saisi le bras pour l'en empêcher. Il lui répugnait de tuer par derrière un homme qui avait reçu l'hospitalité au rancho.

— Bah! bah! grogna Wild Bill avec humeur. C'est une pensée très belle et très humaine; mais les Apaches sont une vilaine engeance, et l'on fait bien de les atteindre par devant ou par derrière! Le principal, c'est de ne pas les manquer!

— Pour sûr, tu n'as jamais rien dit de si vrai! appuya le vieux trappeur. Le seul bon Indien, c'est l'Indien mort!

— Vous avez bien raison! gémit la jeune fille. Quels malheurs cette pitié intempestive n'a-t-elle pas causés!... Dès la quatrième nuit après sa correction, le chef apache attaqua notre rancho avec ses guerriers.

«Nous nous défendîmes de notre mieux; mais nous étions pris par surprise... Les diables rouges mirent le feu aux bâtiments, tuèrent mon frère et les trois cowboys, ainsi que les autres domestiques... Grand-père et moi nous fûmes faits prisonniers, garrottés étroitement...

«Je frémis encore en pensant à la façon d'agir de ce Snake Eye; il promettait à mon grand-père, de la façon la plus barbare, de le faire mourir au poteau du supplice... Quant à moi, il voulait me forcer à devenir sa squaw...son esclave....Horreur!

«Toute la journée, attachés sur nos chevaux, il fallut suivre la bande des Indiens et, la nuit suivante, dormir autour du feu du campement... Malgré nos prières les plus instantes, nos ravisseurs ne consentirent

pas à desserrer nos liens, qui nous entraient profondément dans les chairs...

« Ici, Gentlemen, se place l'événement le plus extraordinaire que j'aie à vous raconter, dit la jeune fille après un court silence. Cela paraît incroyable, et c'est pourtant la stricte vérité.

« Au milieu de cette nuit, comme j'étais étendue, incapable de dormir et pensant toujours à mon cher Roger, une main me toucha légèrement l'épaule... Avant que j'eusse le temps de parler ou de pousser un cri, je sentis que l'on coupait mes liens avec un couteau affilé, et un jeune guerrier apache se pencha vers moi, chuchotant en mauvais anglais :

— Ugh ! petite sœur blanche, rester absolument tranquille !

« Pour donner plus de force à sa recommandation, il pressait un doigt sur ses lèvres... Vous pensez bien que je lui obéis scrupuleusement, d'autant plus que je le vis également s'approcher de mon grand-père et couper ses liens avec la même dextérité.

« Lorsque je pus distinguer les traits du jeune guerrier, je le reconnus aussitôt : Il avait travaillé à notre rancho pendant le précédent été, quand l'envie le prenait de gagner quelques dollars. Un jour, il avait reçu un coup de pied d'une mule, qui lui avait cassé la jambe, et je l'avais soigné de mon mieux.

« Eh bien ! il n'avait pas oublié ce faible service, car il nous délivra tous les deux, au risque de sa propre vie... Vous le voyez bien, Monsieur, tous les Indiens ne sont pas aussi mauvais qu'on le pense ! ajouta-t-elle en se tournant vers Nick Wharton.

— Bah ! grommela Nick, qui ne se tenait pas encore pour battu ; soyez bien sûre, ma jolie Miss, que s'il ne s'était agi que de votre grand-père, ce corbeau rouge ne se serait pas montré si pitoyable...

La jeune fille rougit un peu et continua son récit.

— Toute la nuit, nous marchâmes dans le lit du fleuve, afin de ne pas laisser de piste, ainsi que notre libérateur nous l'avait recommandé... Il nous avait donné des carabines, mais n'avait pu nous procurer des chevaux, parce que les mustangs étaient sous la garde d'un autre Apache... Le lendemain matin, nous découvrîmes cette caverne, et, depuis, nous y vivons, séparés du monde entier... Nous n'avons pas osé quitter notre abri, sachant que les Apaches sont soulevés et répandus partout ; mais nous attendons avec impatience une occasion d'aller chercher asile dans une colonie des environs.

— Mais comment faites-vous pour trouver votre subsistance ? demanda Wild Bill, qui avait écouté avec le plus vif intérêt le récit de la jeune fille.

— Mon Dieu ! répondit Rose avec un faible sourire, nous y réussissons tant bien que mal ! Ces terribles événements avaient donné un tel choc à grand-père, qu'il est tombé malade, et que, depuis, il n'a pu quitter le lit rustique que je lui avais préparé dès le premier jour. Heureusement, je tire assez bien la carabine, et j'ai pu abattre quelque gibier, dont nous nous sommes nourris. Pour boire, je n'ai qu'à aller puiser de l'eau à la rivière... J'étais partie pour chasser lorsque je vous ai aperçus en compagnie de deux guerriers apaches. Vous savez le reste.

— Miss Rose, s'écria Wild Bill, au comble de l'enthousiasme, vous êtes la plus vaillante fille que j'aie jamais rencontrée !

— Ah ! renchérit le vieux trappeur avec sa galanterie particulière, on avalerait des serpents à sonnettes à la pensée qu'une jeune fille aussi courageuse que vous n'est pas un garçon ! Vous l'auriez pourtant bien mérité, Miss Rose !

— D'être un garçon ? dit la jeune fille en riant. Pourquoi cela ? je ne me plains pas du tout d'être une fille.

— Ma foi ! quand on ne connaît pas autre chose, cela peut avoir du charme !... dit le vieux trappeur de plus en plus lancé dans les compliments. Hum !... je ne voudrais pas vous offenser, ma jolie Miss, mais les femmes, voyez-vous, en général, ça ne vaut pas le diable !... C'est-à-dire, ajouta-t-il en se reprenant à l'instigation d'un vigoureux coup de coude de Wild Bill, à l'exception, bien entendu, des personnes présentes !...

Une Découverte inquiétante.

A leur tour, les deux éclaireurs racontèrent leurs aventures au vieillard et à sa petite-fille. Wild Bill accepta l'emploi de porte-parole et s'acquitta de sa tâche avec honneur. Il termina son récit en exprimant l'espoir que Buffalo Bill était déjà sur leur piste avec une troupe d'hommes solides.

— Vous comprenez bien, dit-il, qu'il ne se laisse pas prendre à des enfantillages comme la division de la piste... Je parie cent contre un qu'après réflexion, il aura retrouvé la trace de Snake Eye et continué à la suivre. Rien n'est du reste plus facile, car ce coquin rouge a volé un cheval ferré au rancho incendié... Il n'y a pas besoin de s'appeler

Buffalo Bill pour voir cela. Et comme il a dû constater également que deux des chevaux étaient conduits au lasso, il sait où il doit nous chercher, et cela suffit!

— Le meilleur parti que nous ayons à prendre est donc d'attendre tranquillement ici son arrivée et celle de ses gens! demanda la jeune fille.

— Sans aucun doute, Miss Rose, et je serais fort surpris si nous devions attendre longtemps!

— En ce qui me concerne personnellement, la marche des événements futurs m'est absolument indifférente, déclara le vieillard. Mais la mort, que je sens prochaine et irrémissible, me sera plus douce si je sais que Rose est entre bonnes mains. Je vous la confie, mes amis. Elle a des parents à Saint-Louis...

Il griffonna avec effort une adresse sur un bout de papier, qu'il remit aux éclaireurs.

— Soyez tranquille, vieillard; si je reste en vie, votre petite-fille arrivera saine et sauve chez ses parents de Saint-Louis, promit Wild Bill, tandis que le vieux Nick s'engageait à élever des familles de serpents à sonnettes s'il ne s'intéressait pas à la jeune fille comme son propre père.

— Ah! combien je vous remercie, mes amis, fit le vieillard avec un soupir de satisfaction. Je sais que je puis compter sur votre parole, car j'ai souvent entendu parler de vous et de Buffalo Bill avec éloges... C'est justement l'homme qu'il faut pour châtier ces misérables Apaches. Je mourrai tranquille quand je saurai les crimes de ces démons sans pitié expiés au centuple!... Vengeance pour la mort de mon cher Roger, le fils de mon fils! Représailles sanglantes pour le massacre de paisibles colons, traités par ces diables rouges avec plus de cruauté que le bétail qu'on mène à l'abattoir!

Nick Wharton sourit durement dans sa barbe hirsute.

— Mon vieux, dit-il, j'ai déjà passé soixante hivers dans la Prairie; cela ne m'empêche pas d'être énergique et d'avoir le cœur jeune.

« S'il s'agit d'arracher aux Apaches leur vilaine peau couleur de brique, je serai toujours un des premiers à marcher! Soyez tranquille!... Les vieux ont chanté, les jeunes pépient; mais rien que ce pépiement fait dresser les cheveux sur la tête des Peaux-Rouges!

« Ce n'est pas pour nous vanter, mais nous avons déjà donné plusieurs leçons à cette bande infernale, et pour peu que Buffalo Bill s'en mêle, toute cette canaille rouge s'enfuira en désordre, et nous ferons des coups doubles dans le tas!

Les yeux du vieillard brillèrent, et il serra la main de Nick avec émotion.

— Oui, je le sais, le sang versé ne restera pas sans vengeance! murmura-t-il. Comme Rose vient de le dire, elle a déjà tué Snake Eye et un autre Apache... C'est bien. Maintenant, mes amis, laissez-moi dormir un peu, car je me sens épuisé. Si Buffalo Bill arrive, je veux partir avec vous et combattre ces coquins jusqu'à mon dernier souffle.

— Tu n'en aurais pas la force, grand-père, voulut objecter la jeune fille.

Les yeux du grand vieillard étincelèrent. Sa main droite serra instinctivement la carabine qui reposait à son côté.

— Pas la force! s'écria-t-il. Certes, je ne suis plus un jeune homme, mais j'ai encore assez d'énergie pour envoyer en enfer une douzaine de ces monstres rouges!

Wild Bill tira à part la jeune fille.

— Laissez-le se calmer et dormir! lui dit-il à voix basse. Il ne faut pas le contrarier pour le moment. Buffalo Bill arrivera bientôt, j'en ai la conviction, et votre grand-père comprendra que le meilleur parti qu'il ait à prendre est de rester provisoirement dans la caverne. Dans l'état où il est maintenant, je craindrais en effet qu'une course à cheval n'eût pour lui des conséquences fâcheuses.

— Ce n'est pas une raison pour que nous restions inactifs pendant ce temps-là, Billy! fit observer le vieux trappeur.

— Que pouvons-nous donc faire? demanda Wild Bill.

— Rattraper d'abord les deux chevaux des Indiens que Miss a tués, dit Nick. Ils nous seront très utiles si nous quittons la caverne, puisque Miss Rose et son grand-père ne peuvent aller à pied.

— Tu as, ma foi, raison! dit Wild Bill.

Puis, se frappant le front, il s'écria tout à coup:

— Triples brutes que nous sommes, d'avoir oublié cela si longtemps!... Voilà une heure que ce devrait être fait! Heureusement, du moins je l'espère, rien n'est encore perdu. Voyez-vous, Miss Rose, continua-t-il en se tournant vers la jeune fille, qui le considérait avec étonnement; les chevaux des Indiens sont dressés à rester auprès de leurs maîtres. Ils n'y manquent jamais, et seules la soif ou la faim pourraient les décider à abandonner leur poste... Il est donc probable que nous allons retrouver les mustangs où nous les avons laissés.

Là-dessus, les deux éclaireurs prirent congé de leurs hôtes, promettant d'être bientôt de retour avec les chevaux.

Une fâcheuse surprise les attendait.

Sur le lieu du combat, ils ne virent qu'un Indien mort.

Snake Eye avait disparu; mais la piste distincte qu'il avait laissée indiquait assez clairement les circonstances de sa fuite.

— Nom de... mille serpents à sonnettes! s'écria Nick, qui ne se possédait plus de fureur. A-t-on jamais vu un coquin pareil, qui fait semblant d'être mort pour tromper des honnêtes gens comme nous! Ma parole, il vaudrait mieux en élever, des serpents à sonnettes!... Wild Bill, mon ami, regarde donc s'il ne me pousse pas des cornes de buffle, par hasard!... Je me sens bête à manger du foin et à meugler!

— Ma foi! c'est tout ce que nous mériterions de faire tous les deux! criait de son côté Wild Bill, désespéré. La bêtise est un don du Ciel; mais nous avons été gâtés sous ce rapport. Je suis curieux de savoir ce que Buffalo Bill pensera de tout cela!

— Pas moi, par exemple! répliqua Nick Wharton.

— Tu as raison; je sais d'avance ce qu'il dira... Voyons maintenant si l'autre Indien est vraiment mort. C'est peut-être un farceur du genre de Snake Eye!

Mais il faut croire que le second Apache n'était pas un «farceur»; car il était mort bel et bien, la tête fracassée par la carabine de Rose. Son mustang se tenait tête basse auprès de lui. Il se laissa emmener sans résistance, comprenant qu'il avait trouvé un nouveau maître.

Les deux éclaireurs avaient l'oreille basse en revenant à la caverne, où ils firent piteusement le récit de leur expédition. A leur grande surprise, Rose parut soulagée d'un grand poids en apprenant la fuite de Snake Eye.

— On dirait que cela vous fait plaisir que le gredin soit ressuscité! éclata Wild Bill.

— C'est plus fort que moi! avoua la jeune fille. J'étais trop tourmentée à la pensée d'avoir tué deux hommes. Mais j'aurais mieux aimé que le mort fût Snake Eye, parce qu'il l'a mérité, et je regrette de ne pas avoir tiré mieux.

— Les femmes n'ont pas pour deux dollars de suite dans les idées, grommela Nick avec un certain à-propos.

— Bah! reprit Wild Bill, la mort de l'autre Apache ne constitue pas une bien grande perte. Si vous aviez vu comme il tapait sans pitié sur mon pauvre vieux Nick, vous seriez heureuse et fière de votre coup.

La jeune fille sourit.

— A vous voir, dit-elle, on ne se douterait pas que vous êtes si sanguinaires. Après tout, un Indien est un homme, quoi qu'en dise Mr. Nick Wharton.

Mais le trappeur hocha la tête d'un air de dénégation.

— Ce sont de vrais serpents à sonnettes!... murmura-t-il entre ses dents.

Poursuivis par les Indiens.

Le soir n'était pas encore venu lorsqu'on vit arriver Buffalo Bill, Judge Walters et Hank Darrel.

La surprise de Cody en retrouvant ses deux camarades libres fut extrême; elle augmenta encore, s'il est possible, lorsqu'il apprit les détails de leur délivrance par cette héroïque jeune fille.

Il remercia chaleureusement la jolie Rose.

— Seulement, dit-il, c'est ici comme dans le Paradis terrestre, il y a un serpent... Il est vraiment fâcheux que ce Snake Eye vous ait échappé... Il a si bien mérité une de ces leçons qu'on n'oublie jamais!

— C'est mon affaire de la lui donner, Colonel Cody! s'écria le cowboy avec feu. Si quelqu'un a le droit d'écorcher vif ce satané coquin, c'est bien moi!

— Bon! mais il me semble que Nick et moi nous avons bien aussi quelque droit sur sa vilaine peau! observa Wild Bill en riant.

Et il raconta à ses amis indignés la façon dont ils avaient été faits prisonniers, et les traitements ignobles que les Apaches leur avaient fait subir.

Le maître éclaireur ne pouvait contenir son indignation. Ce qui arrivait de fâcheux à ses amis trouvait toujours un écho dans son cœur généreux, et l'irritait plus encore que ce qu'il avait lui-même à souffrir.

Rose et son grand-père avaient reçu les cinq hommes dans la caverne avec une affectueuse cordialité.

— J'ai souvent entendu parler de vous, et vous devinez en quels termes, déclara le vieillard en contemplant d'un air admiratif le Roi de la Prairie. J'avais bien grande hâte de vous connaître... A présent que vous êtes là, je sais que la mort de mon pauvre Roger ne restera pas sans vengeance!

— Soyez assuré que nous ferons tout notre possible, vénérable ami! promit le chef des éclaireurs.

Nous aussi, nous avons un compte sérieux à régler avec les Peaux-Rouges.

— A mon humble avis, intervint Judge Walters, il nous faut continuer à suivre la piste de Snake Eye comme nous l'avons fait jusqu'ici. Ce ne sera pas difficile, car il continue à monter le cheval ferré qu'il a volé au ranchero... Il sera sans aucun doute plus que jamais impatient d'atteindre le lieu du rendez-vous où il doit se joindre aux autres bandes ...et c'est ce que nous pouvons désirer de mieux. En effet, nous aussi, nous retrouverons là nos camarades, et nous pourrons attaquer les coquins rouges!

— C'est tout à fait mon avis, et j'en suis! déclara le grand-père de Rose.

Il se leva avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue d'un homme de son âge épuisé par la maladie, ramassa sa carabine et se dirigea vers la sortie de la caverne.

Rose se précipita vers lui avec un cri de frayeur et le saisit par le bras.

— Tu es beaucoup trop malade, grand-père! balbutia-t-elle. Reste ici avec moi jusqu'à ce que tu sois entièrement rétabli. Le colonel Cody et ses compagnons se chargent de nous venger tous des Peaux-Rouges...

Mais le vieillard ne voulait rien entendre. Il s'obstinait à vouloir tirer lui-même vengeance de ses ennemis, et toutes les exhortations de sa petite-fille ne purent l'ébranler.

A leur tour, les éclaireurs tentèrent de lui persuader de rester. Mais alors le vieillard eut une telle crise de colère et d'exaltation nerveuse que Buffalo Bill craignit de le voir frappé d'un coup de sang.

Il prit Rose à part et lui dit à voix basse qu'étant donné la situation, mieux valait encore choisir le parti le moins périlleux, emmener le vieillard et ne pas risquer de le rendre plus malade en le contrariant.

— Mais, balbutia la jeune fille, est-ce que, de cette manière, nous ne gênerons pas votre marche, et ne retarderons-nous pas votre poursuite?

— Non, Miss; je ne le crois pas, du moins. En tout cas, cela n'aurait pas beaucoup d'importance. Nous ne désirons pas rencontrer ce Snake Eye avant qu'il ait fait sa jonction avec les autres bandes. Nous voulons les avoir tous ensemble sous la main pour les attaquer avec nos forces réunies et régler une fois pour toutes nos comptes avec ces gredins... Rapportez-vous-en à nous. Ou nous y laisserons notre peau, ou nous donnerons à ces diables une leçon qui leur ôtera pour longtemps l'envie d'approcher de nos établissements.

Nick Wharton se montra aussi peu traitable que le grand-père de Rose, lorsqu'on lui proposa de rester dans la grotte pour soigner ses blessures, en attendant le retour de l'expédition.

— Ce serait du joli! dit-il d'un ton dédaigneux. Je suppose que vous ne me croyez pas capable de rester ici à me prélasser, pendant que vous conduirez le bal des Apaches...? Minute, les amis! j'ai encore l'âge de pincer un quadrille, avec Snake Eye pour vis-à-vis!... Rester ici! ah, bien!...j'aimerais autant élever des serpents à sonnettes!... Tu peux rayer cela de tes papiers, mon vieux Bill; je me moque pas mal de ces égratignures, qui sont d'ailleurs ma propriété individuelle, et qui ne regardent personne... Je les soignerai comme je voudrai. Enfin, tu diras ce que tu voudras, mais je pars avec vous; et, tout éclopé que je suis, je me charge de tanner la peau au premier Apache qui me tombera sous la main... Comprenez-vous?

Bill Cody se mit à rire.

— Bien sûr que nous comprenons, vieil entêté!... Dans ce cas, nous resterons tous ici jusqu'à demain matin, pour nous reposer et dormir jusqu'à l'aurore. Miss Rose a peut-être un souper à nous offrir, et elle nous permettra bien de fumer une pipe après le repas!

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde était en selle. Rose montait le cheval de l'Apache qu'elle avait tué, et son grand-père le cheval de rechange de Buffalo Bill.

Lorsqu'ils eurent suivi pendant quelques heures la piste de Snake Eye, les éclaireurs firent soudain la désagréable découverte qu'une forte bande d'Indiens les suivait avec persistance, à une assez grande distance, il est vrai.

Buffalo Bill arrêta sa monture pour se consulter avec ses amis et aviser aux mesures à prendre.

— Que pensez-vous que nous devions faire? demanda-t-il.

Ce n'est pas qu'il ne le sût parfaitement; mais il avait l'habitude d'écouter et de peser consciencieusement l'avis des autres.

Les hommes jetèrent un regard sur la jeune fille et son grand-père. Si leur présence ne les avait pas gênés, ils n'auraient pas hésité une minute.

Ils n'osaient pas le dire, et cependant ce sentiment se lisait sur tous les visages.

— Selon moi, dit Rose tout à coup, nous pouvons facilement échapper aux Peaux-Rouges. Ils sont nombreux, mais ils se trouvent encore assez loin... Je

vous demande pardon, Colonel Cody, si je me mêle de questions graves qui ne regardent que les hommes; mais il me semble que nous devons suivre la piste de Snake Eye sans nous laisser détourner par quoi que ce soit. Si les Indiens nous attaquent vraiment, nous serons bien obligés de nous défendre. Il ne peut rien nous arriver de pire. Cependant, je crois qu'il ne faut pas les provoquer.

La figure sillonnée de rides du vieux trappeur rayonnait comme un soleil. Il tendit vers la jeune fille sa grosse patte lourdaude.

— Miss Rose, s'écria-t-il avec admiration, êtes-vous bien sûre de ne pas être un homme? Vous avez plus de courage à vous toute seule que trois trappeurs réunis!

Le chef des éclaireurs considérait avec attention la bande de Peaux-Rouges.

— C'est probablement le groupe qui a attaqué les chasseurs, dit-il à Judge Walters.

— C'est bien possible... En tout cas, ils ne semblent pas pressés de s'approcher de nous, et cela me paraît plus que suspect.

Judge Walters avait raison. Les Indiens allaient au petit trot, ce qui était tout à fait contraire à l'allure habituelle des guerriers.

— Ils ont peut-être encore une longue étape à fournir, et, comme ils sont sûrs de nous rattraper quand ils voudront, ils ne veulent pas fatiguer inutilement leurs chevaux, fit à son tour Wild Bill.

— C'est aussi ce que je crois, dit Buffalo Bill. Regardez, ils ont des quantités de poneys de rechange. Ils savent donc qu'au besoin, même si nous prenions la fuite au galop, ils pourraient facilement nous rejoindre, en montant alternativement leurs chevaux, et en les gardant ainsi plus frais que nous ne pouvons le faire pour les nôtres.

Vers midi environ, la petite troupe atteignit une colline couverte d'un bois épais, où le chemin tracé était semé de pierres assez grosses. Les Indiens ne faisaient pas encore mine de vouloir attaquer les Blancs, mais ils s'étaient sensiblement rapprochés.

— Mon avis est que nous restions ici pour nous reposer, et aussi pour repousser l'attaque des Peaux-Rouges, dit le maître éclaireur à ses compagnons. Je suis convaincu que ces diables y viendront tôt ou tard; sans cela, pourquoi nous suivraient-ils si obstinément?... Cet endroit est excellent pour leur ménager une chaude réception. Qu'en pensez-vous?

— Exactement mon avis, répondit Wild Bill, que les autres approuvèrent aussitôt. Nos n'avons qu'à camper ici pour la fin de la journée. De cette façon, nous pourrons voir ce que les Apaches ont dans le ventre... Quant à Snake Eye, nous le rattraperons facilement demain, car, après une nuit de repos, les chevaux seront frais et bien en forme.

On parvint avec quelque peine à faire monter les bêtes le long de la pente escarpée.

Cette colline, qui offrait une certaine ressemblance avec un pain de sucre, était entourée de nombreux mamelons plus bas. Des pins et des cèdres rabougris poussaient entre les roches. A la grande joie de tout le monde, on y constata la présence d'une jolie petite source, limpide comme le plus pur cristal.

Les Indiens ne se pressaient toujours pas, fidèles à la singulière tactique qu'ils avaient adoptés, comme s'ils avaient des scrupules, ou des craintes, à ouvrir les hostilités contre les Blancs.

Les compagnons de Buffalo Bill purent donc atteindre tranquillement le sommet de la colline, d'où ils se mirent à observer les mouvements des Peaux-Rouges.

Ceux-ci ne faisaient pas partie de la suite immédiate de Snake Eye et n'avaient non plus aucun rapport avec la bande qui avait attaqué les chasseurs. C'étaient des Apaches isolés, qui n'avaient pas encore, jusqu'ici, rompu la paix, et qui hésitaient à se risquer ouvertement sur le sentier de la guerre.

Lorsqu'ils aperçurent les éclaireurs sur le sommet de la colline, et qu'ils comprirent leur intention d'y camper pour un temps plus ou moins long, ils mirent pied à terre et semblèrent vouloir tenir Conseil.

Du haut de leur observatoire, les éclaireurs virent distinctement les jeunes guerriers délimiter l'emplacement du cercle du Conseil à l'aide des javelots des anciens et des chefs. Puis on alluma un feu, chacun se mit autour, le calumet à la bouche, et, l'un après l'autre, les chefs se levèrent pour exposer leur avis.

Les mœurs et les usages des Indiens étaient si familiers à Buffalo Bill et à ses compagnons qu'ils n'avaient pas besoin d'entendre leurs paroles; rien que par les gestes emphatiques des guerriers, ils se les expliquaient très suffisamment.

Les jeunes semblaient pousser à l'attaque, tandis que l'opinion des vieux Apaches expérimentés penchait au contraire à laisser en paix les Visages-Pâles.

Soudain parut au milieu du Conseil un homme blanc, vêtu d'un costume de chasse, sans le moindre ornement indien. Il se mit à haranguer les guerriers avec véhémence.

— Tonnerre! s'écria Hank Darrel avec fureur. Voyez-vous cela, camarades?... Cet homme est un re-

négat, un traître, un de ces empoisonneurs de Peaux-Rouges qui, pour de l'eau-de-vie et quelques fusils, leur font commettre des crimes... Attends, va, mon bonhomme! La distance est grande entre nous, mais je suis encore capable de t'atteindre!

Tout en disant cela, le cowboy mit sa carabine en joue. Il allait tirer...

Pour l'Honneur et pour la Vie.

Buffalo Bill saisit vivement le bras du jeune homme et lui fit baisser sa carabine.

— Pas de ça!...dit-il gravement. Sous aucun prétexte nous ne devons tirer les premiers. Il se peut après tout que, malgré les conseils de cet homme, qui, je le vois bien, les excite à la guerre, ils ne nous attaquent pas... Si nous étions seuls, je ne dis pas que je résisterais au plaisir d'envoyer une balle à ce gredin; mais nous avons charge d'âmes, et il faut avoir égard au sort de ce vieillard et de sa petite-fille.

Hank Darrel se rendit à ces raisons et se contenta d'observer, en la commentant avec colère, l'attitude du renégat. Sans aucun doute, comme l'avait dit Buffalo Bill, celui-ci excitait par ses paroles fanatiques et haineuses le courage des Peaux-Rouges et les poussait à l'attaque.

Les Apaches accroupis autour du feu du Conseil l'écoutèrent d'abord tranquillement, en fumant leurs longues pipes. Cependant, petit à petit, leur nature de révolte et de férocité se réveilla; ils finirent par se lever comme un seul homme, exécutant autour du feu des danses sauvages, avec mille cris et mille contorsions grotesques, qui eussent fait rire aux larmes la petite troupe des Blancs, si elle n'y avait vu l'annonce d'un grave danger.

— Il me semble bien que nous allons avoir à tenir à distance ces chiens rouges! dit Buffalo Bill. A l'ouvrage, mes amis! Fortifions-nous autant que possible dans notre position!

Tous les hommes se mirent aussitôt en devoir d'amonceler des quartiers de roche. Ils en firent des parapets si hauts que les chevaux se trouvèrent relativement à l'abri derrière ces fortifications improvisées.

Ils travaillaient encore avec ardeur, lorsque vingt Apaches, consciencieusement barbouillés de leur peinture de guerre, entreprirent l'assaut de la colline. Laissant leurs chevaux au bas de la pente, ils en firent l'ascension avec une adresse et une rapidité étonnantes.

Le renégat blanc demeurait tranquillement dans la vallée, près de la réserve; il ne semblait nullement pressé d'essuyer le feu des éclaireurs.

En voyant accourir les Peaux-Rouges, ceux-ci abandonnèrent leurs travaux et saisirent leurs carabines. Un combat acharné s'engagea. Quatre des agresseurs roulèrent morts à vingt pas du sommet. Les autres, plus ou moins grièvement blessés, furent en peu d'instants hors de la portée des balles. Il n'en serait pas redescendu un seul, s'ils n'avaient réussi à se dissimuler très adroitement derrière les arbres et les rochers, de sorte qu'il fallait toute l'habileté des assiégés pour en toucher un de temps en temps.

Lorsque la nuit approcha, la petite troupe occupait toujours le fort improvisé au sommet de la colline. Mais elle ne se dissimulait pas qu'elle était dans une position extrêmement critique. Buffalo Bill, surtout, ne se faisait pas d'illusion.

Néanmoins, tous faisaient preuve de courage et de gaîté, et Rose les soutenait de son exemple en même temps que de sa grâce et de sa beauté. La vaillante jeune fille bâtit un foyer entre deux rochers, et, sans se soucier du danger continuel que constituait le voisinage des Peaux-Rouges, elle prépara un repas succulent, pendant que les hommes demeuraient à leur poste, prêts à repousser une nouvelle attaque des Indiens. On fit d'ailleurs honneur à son repas avec autant d'appétit et d'insouciance que si l'on s'était trouvé dans un rancho confortable, au milieu d'une contrée paisible.

A l'aide de quelques bonnes couvertures de cheval, les deux Bill avaient construit une sorte de tente, où Rose put se retirer et prendre une nuit de repos. On eut le même soin pour son grand-père.

— Je ne pense pas que les Apaches reviennent nous attaquer cette nuit, dit Buffalo Bill. Ils connaissent à présent la force de notre défense. Leur troupe n'est pas assez nombreuse pour tenter un assaut, tant que la colline sera défendue par des carabines à répétition. Si la rencontre avait eu lieu dans la plaine, nous ne nous en serions pas tirés à si bon marché... Maintenant, je ne sais pas ce qui peut arriver demain... J'ai vu partir deux ou trois Peaux-Rouges avant la tombée de la nuit: sans doute, ils savent que d'autres bandes d'Apaches rôdent aux environs, et ils ont été chercher du renfort.

— Je l'avais aussi pensé, et je voulais vous en parler, dit Judge Walters. Nous aurons peut-être demain une centaine de guerriers devant nous, qui nous cerneront de toutes parts, pour nous prendre par la famine...

— Ne ferions-nous pas mieux de quitter le camp à la faveur de la nuit? demanda Hank Darrel.

— Sans doute, si nous pouvions voler comme les oiseaux, dit Buffalo Bill avec bonhomie. En connaissez-vous les moyens, mon jeune ami?... Vous savez aussi bien que moi que la colline est entourée d'un cordon de sentinelles; les postes sont assez rapprochés pour signaler aussitôt notre fuite, soyez-en sûr.

— Eh bien, après? dit le cowboy avec un sourire insouciant. Nous pouvons bien forcer le passage les armes à la main.

— Si nous étions seuls, mon garçon, je ne connaîtrais pas de plus grand plaisir... Mais il faut songer, encore une fois, au vieux ranchero et à sa petite-fille. Le risque pour eux serait trop grand, et nous commettrions un crime en le leur faisant courir. Le meilleur parti que nous ayons à prendre est de garder notre position et de nous y défendre de notre mieux... Le siège finira peut-être par ennuyer les Peaux-Rouges, et ils s'en iront de leur propre gré... Cela, c'est une hypothèse, et je dois avouer que je la crois peu probable... Peut-être aussi nos feux de salve seront entendus de nos camarades, et, dans ce cas, nous serons bientôt délivrés de cette engeance.

— Superbe! fit Hank Darrel avec toute la légèreté de la jeunesse. Comme cela, il nous restera un beau souvenir pour toute la vie!

— Prenez garde seulement que ces satanés Peaux-Rouges ne prennent pas votre scalpe pour avoir un souvenir encore plus précieux! grogna le vieux Nick, qui appréciait plus posément les dangers de la situation.

Personne ne dormit cette nuit-là, excepté le vieux ranchero et sa petite-fille. Les hommes continuaient avec ardeur à fortifier la colline; ils creusèrent une tranchée pour les chevaux près de la source, de manière à protéger autant que possible ces bêtes, toujours précieuses, mais surtout en de semblables moments.

Les travaux essentiels étaient terminés au point du jour. On n'avait plus qu'à attendre patiemment le bon plaisir des Peaux-Rouges. Chacun des défenseurs avait trois cents cartouches au moins: c'était suffisant pour plusieurs jours; suffisantes aussi la viande séchée et les provisions qu'ils avaient apportées; l'eau ne leur manquerait pas, puisqu'ils avaient près d'eux la source.

Immédiatement après le lever du soleil, Rose reprit sa place au parapet, entre son père et le maître éclaireur. Elle était décidée à seconder les hommes de tout son courage, à ne se montrer inférieure à aucun d'eux.

Une heure après environ, le renégat blanc parut au pied de la colline, accompagné d'un seul guerrier, qui agitait au bout de sa lance un morceau d'étoffe blanche, — le drapeau sacré des parlementaires.

— Rendez-vous, et vous aurez la vie sauve! cria le renégat aux éclaireurs. Il n'y a aucun avantage pour vous à combattre. La troupe dont vous faites partie a été exterminée; les établissements sont détruits partout à la ronde; les Apaches sont partout triomphants. Des centaines de cavaliers vont arriver ici dans quelques minutes... Rendez-vous pendant que nous vous en laissons le temps!

Mais les assiégés n'étaient pas en humeur de se rendre, et ils accueillirent cette proposition par des rires ironiques. Ils connaissaient trop bien la perfidie et la cruauté des Indiens pour croire à leur véracité et se fier à leurs promesses.

— Décampez, pendant que je vous en laisse le temps! répliqua le maître éclaireur avec rudesse. Je vais compter jusqu'à dix, et si vous n'êtes pas parti, je vous abats comme un coyote, malgré votre chiffon blanc!...

Le renégat et son compagnon ne se le firent pas répéter et se mirent promptement à l'abri des balles. Eux aussi connaissaient le maître éclaireur; ils savaient qu'il tenait toutes ses promesses.

Les Apaches ne firent pas attendre davantage l'attaque. Ils ouvrirent autour de la colline un feu nourri, qui isola les assiégés dans un nuage de fumée. Les Indiens étaient montés sur des arbres ou sur les mamelons qui entouraient le petit fort des Blancs et tiraient un peu au hasard.

Fort heureusement, ils étaient d'une maladresse extraordinaire, et de plus ils professaient un respect prudent pour les carabines à répétition et à longue portée des éclaireurs, ce qui les empêchait de sortir de leurs abris. Il n'y eut donc aucun dommage chez les assiégés; personne ne fut blessé, sauf un cheval, dont le flanc fut éraflé par une balle.

— Tenez-vous bien, Miss Rose, dit Buffalo Bill à la jeune fille, qui se trouvait près de lui. Ce n'est pas fini. Je parie que ces diables rouges vont recommencer l'assaut... Vous êtes pâle comme la mort, ma pauvre enfant, mais le courage brille dans vos yeux... Oui, oui, je sais, vous n'aimez pas à tuer des hommes, ni même des Peaux-Rouges, ce qui n'est pourtant pas

la même chose, à ce que dit le vieux Nick... Mais que voulez-vous? c'est le sort des femmes de la frontière. J'ai combattu à côté de plusieurs d'entre elles... C'étaient des créatures délicates et sensibles comme vous; mais la pensée de la honte qui les menaçait, du sort terrible que subiraient ceux qui leur étaient chers, s'ils tombaient aux mains de ces monstres, en faisait des lionnes, qui se battaient avec un courage admirable!...

— Je ferai comme elles! murmura la jeune fille d'un ton déterminé.

— Attention, les amis! cria Buffalo Bill. Les voilà qui reviennent!

Les Indiens, en effet, accouraient de toutes parts en poussant des cris furieux. Plus ils approchaient de la colline, d'ailleurs, plus leur instinct de prudence les portait à chercher des abris derrière les arbres et les proéminences des rochers. Aussi les assiégés évitaient-ils de tirer avant que les Apaches fussent tout près, et leurs balles, envoyées presque à bout portant, ne manquaient jamais leur but.

Les Indiens ne s'attendaient pas à une réception si chaude. Au bout de quelques minutes à peine, le combat était terminé; une cinquantaine de Peaux-Rouges gisaient sur la pente, morts ou grièvement blessés.

— Peste! Miss Rose, tous mes compliments! dit Buffalo Bill d'un ton de bonne humeur. Vous savez proprement faire votre partie dans un concert de carabines... Ce beau chef aux trois plumes d'aigle, qui a si bien fait la cabriole, vous doit son entrée dans les Territoires de Chasse des Bienheureux... Et il n'est pas le seul!... Allons, ne pâlissez pas encore, que diable! Résignez-vous à ne pas vouloir que les Apaches ornent leurs ceintures avec nos scalpes... Vous riez? A la bonne heure! Je lis dans vos yeux qu'à la prochaine occasion vous tirerez avec encore plus d'entrain. Mais, pour le moment, je crois que les chiens rouges en ont assez.

Les Apaches, en effet, se tinrent assez tranquilles pendant le reste de la journée; mais, vers le soir, ils renouvelèrent l'attaque avec un acharnement farouche, assaillant la colline de tous les côtés à la fois. Leur élan fut tel qu'ils atteignirent le parapet et furent sur le point de l'escalader. Mais le feu nourri qui les reçut les força à dégringoler plus vite qu'ils n'étaient montés, et la victoire resta une fois de plus à la vaillante petite troupe.

Seulement, elle la payait cher. Le vieux ranchero avait reçu une balle dans le côté gauche de la poitrine; Hank Darrel était atteint au bras et à l'épaule; le vieux Nick souffrait de ses blessures rouvertes... Trois chevaux avaient été tués... Seuls Rose et les deux Bill étaient indemnes. Et comme à eux seuls ils n'auraient pu soutenir longtemps le combat, ils considérèrent la retraite des Apaches comme une bénédiction du Ciel.

Un Saut périlleux.

Lorsque l'excitation de la bataille se fut un peu calmée, la réaction se fit sentir chez Rose. Elle s'affaissa tout à coup par terre, dans un évanouissement profond.

Buffalo Bill, effrayé, se précipita vers elle et la releva avec des précautions infinies.

Il la croyait blessée; mais il reconnut bientôt que l'émotion seule avait vaincu la jeune fille.

— Pauvre petite! dit doucement le maître éclaireur. Elle a montré plus de courage que bien des hommes. Combien son cœur si tendre et si jeune encore, si peu habitué aux dures lois de la vie, doit se sentir désemparé!

Mais Rose était un mélange admirable de sensibilité et d'énergie. Au bout de quelques minutes, elle revint à elle, et elle prodigua les soins les plus tendres et les plus assidus à son grand-père.

L'état du vieillard était grave. Il respirait péniblement et réclamait sans cesse de l'eau, quoique sa petite-fille lui humectât continuellement les lèvres. Buffalo Bill, un peu médecin comme tous les coureurs de Prairie, examina sa blessure et la pansa du mieux qu'il put.

Enfin le ranchero reprit connaissance; il serra la main du maître éclaireur et demanda faiblement ce qu'on allait faire à présent.

— Nous allons rester ici, dit Buffalo Bill, pour veiller sur votre sort et sur celui de votre petite-fille.

— Je ne souffrirai pas cela! répliqua le vieillard avec son énergie fougueuse. Votre cheval n'a pas été tué... Montez-le...et poursuivez Snake Eye... Il faut que ce chien meure...et que la mort de mon pauvre Roger soit vengée!

— Mais, mon ami, je ne peux pas vous quitter,

Mon devoir le plus élémentaire est de rester près de de vous! insista le chef des éclaireurs.

— Ecoutez, Mr. Cody; je crois que mon grand-père a raison, intervint Rose à son tour. Les Apaches ne reviendront sûrement pas... Vos amis sont forcés de rester ici, du moins Mr. Nick Wharton et Mr. Hank Darrel... D'ailleurs, il n'y a pas de chevaux pour les transporter... Mr. Wild Bill, lui, pourra rester de son plein gré pour nous protéger. De cette façon, nous n'aurons rien à craindre. Du reste, nous ne pouvons savoir combien de temps il nous faudra tenir ici; cela dépendra tout à fait de l'état des blessés. Il peut se passer des semaines avant qu'ils soient en état de quitter le camp, et nos provisions n'iront pas jusque-là... Tandis que, si vous suivez la piste de Snake Eye, elle vous conduira au lieu de réunion des bandes d'Apaches, mais elle vous fera rencontrer vos amis... Vous les amènerez ici, et sous leur escorte nous transporterons les blessés jusqu'aux établissements... Il me semble que ce serait le parti le plus sage, car vous pouvez être revenu d'ici quelques jours.

Buffalo Bill écoutait la jeune fille avec admiration. Les raisons qu'elle donnait lui semblaient tout à fait concluantes. Il serra donc la main de ses amis et fit descendre la colline à son cheval.

La piste du chef apache était en grande partie effacée par les sabots des mustangs et les nombreuses empreintes des mocassins. Cependant, Buffalo Bill parvint bientôt à la retrouver, et, comme son cheval, bien frais et bien reposé, était une bête endurante et rapide, il espéra rattraper le temps que lui avait fait perdre le siège et pouvoir encore atteindre le coquin rouge.

Vers le soir du jour suivant, Buffalo Bill, qui avait marché toute la nuit et toute la journée, attacha son cheval près du fleuve, dans un petit ravin formé par les hautes montagnes.

Ne voulant pas risquer d'être surpris, il monta sur un rocher conique qui s'élevait près de là, pensant bien découvrir quelques bandes d'Apaches errants.

Il fut servi à souhait. A quelque distance de la crête du ravin, il se trouva tout à coup en face d'une cinquantaine d'Apaches, parmi lesquels se trouvait Snake Eye. Un éclair de joie jaillit des yeux du chef lorsqu'il aperçut le maître éclaireur, Pae-has-ka, le Chef à la Longue Chevelure, si craint et si détesté de tout Indien.

Buffalo Bill avait pris sa carabine et couchait en joue le chef apache. Celui-ci, comprenant combien sa vie était en danger, agita la main pour demander un instant de conversation au maître éclaireur.

— Ne tire pas, Chef blanc, cria-t-il. Snake Eye veut se battre avec toi, le couteau à la main, homme contre homme. Si tu es vainqueur, mes guerriers te laisseront partir avec les honneurs dûs à ta victoire.

Buffalo Bill était trop au courant des mœurs indiennes et du caractère fourbe de Snake Eye pour ajouter foi à sa parole. Mais il n'était pas homme à repousser un défi.

Il abaissa sa carabine. Puis, tirant son couteau de chasse, il menaça le chef apache de son regard étincelant et lui cria d'une voix éclatante.

— Eh bien! soit, Snake Eye!... Je suis prêt!

Il avait eu soin de s'assurer, d'un regard circulaire, qu'à l'endroit où il se trouvait, aucun des guerriers du jeune chef ne pouvait lui jouer un de ces tours sournois dont les Peaux-Rouges ont l'habitude.

La figure de Snake Eye, grimaçante de peur, avait pris une teinte plus foncée. Le chef pressentait que le duel qui s'engageait aurait pour lui une issue fatale. Cependant, il se fit violence. Il ne pouvait pas reculer devant ses guerriers, qui le poursuivraient de leurs railleries, s'il refusait le combat. Mais il lisait dans les yeux de Buffalo Bill, froidement fixés sur lui, la résolution implacable, et comme la certitude de lui faire expier toutes les atrocités qu'il avait commises.

Il s'élança, visant de sa lame tranchante le cœur du maître éclaireur... Il le manqua!

Avant qu'il pût se ressaisir, Buffalo Bill lui avait enfoncé son couteau dans la gorge jusqu'à la garde. Snake Eye mourut sans pousser un cri.

Buffalo Bill se retourna alors vivement et se mit à courir sur le flanc du rocher comme un chamois poursuivi par les chasseurs. Son salut était là; il savait que les guerriers apaches ne s'inquiéteraient pas de tenir la parole donnée par leur chef, et que, malgré toute sa bravoure, s'ils l'attaquaient, il finirait par succomber sous le nombre.

Les Peaux-Rouges se lancèrent, en effet, sur ses traces, poussant des cris de mort et brandissant leurs bowie-knifes et leurs tomahawks, qu'ils jetaient, — maladroitement, du reste, — sur le maître éclaireur.

Bill Cody filait comme une flèche; mais un obstacle imprévu vint l'arrêter; il se trouva tout à coup au bord d'une crevasse de vingt pieds de large, et d'une profondeur de plus de cent pieds... Les Indiens, connaissant l'obstacle, se mirent à pousser des cris de joie,

Ils croyaient le Visage-Pâle irrévocablement perdu. Ils étaient sur ses talons et allaient le saisir. Mais Buffalo Bill, d'un bond gigantesque, franchit l'abîme et retomba sain et sauf de l'autre côté.

Les Indiens n'osèrent pas imiter ce tour de force; ils se contentèrent de lancer plusieurs bowie-knifes contre lui, dont l'un l'atteignit au bras sans lui faire autre chose qu'une légère éraflure.

Arrivé enfin dans le ravin où il avait laissé son mustang, Buffalo Bill sauta en selle et partit au galop. Le jour suivant, il rencontrait les chercheurs d'or et les cowboys de Silver Gulch.

La petite troupe, augmentée du célèbre éclaireur, ne tarda pas à en venir aux mains avec la bande principale des Apaches, à laquelle elle fit essuyer une défaite sanglante, malgré la supériorité numérique des Indiens. Ceux-ci vinrent tout humiliés faire leur soumission, et un nouveau traité de paix fut conclu solennellement avec le Grand Chef de la tribu. Alors Buffalo Bill et ses amis retournèrent prendre au camp le vieux ranchero, sa petite-fille, et les hommes qui étaient restés avec eux. Les blessés étaient guéris; Nick Wharton parlait d'aller élever des serpents à sonnettes; Wild Bill se plaignait de n'avoir rien à faire; le vieux ranchero lui-même était remis complètement. Il eut, quelque temps après, la grande satisfaction de voir Hank Darrel conduire à l'autel sa charmante petite-fille... Pendant les jours d'angoisse où Rose avait été la garde-malade du brave garçon, les deux jeunes gens avaient senti l'amour naître dans leurs cœurs, et leurs fiançailles s'étaient conclues...

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 76) contiendra:

L'Amulette mystérieuse, ou la Dame en Velours.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1er vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1er vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison **A. Eichler**, 41, rue Dauphine, **Paris.**

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison **A. Eichler**, 41, Rue Dauphine, **Paris**, 6e

A. Eichler, édit., impr., Paris

Le Gérant: SALMON.

Les Aventures de

Buffalo Bill

Seule édition originale autorisée par le Colonel **W. F. Cody,** dit **Buffalo Bill.**

Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

№ 1. Le Héros du Far-West.
„ 2. L'Allié inconnu.
„ 3. A la Rescousse.
„ 4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas".
„ 5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
„ 6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
„ 7. Les Gardiens du Trésor.
„ 8 La Piste de la Vengeance.
„ 9. La Flèche fantôme.
„ 10. Les Pièges du Désert de la Mort.
„ 11. Les Eclaireurs noirs.
„ 12. Flair et Courage.
„ 13. La Diligence perdue.
„ 14. Le Roi de la Frontière.
„ 15. Les Compagnons fidèles.
„ 16. Une Mission secrète.
„ 17. Dans le Ravin des Morts.
„ 18. Les Liens qui tuent.
„ 19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
„ 20. La Lutte mortelle.
„ 21. Le Sauveur mystérieux.
„ 22. Main Rouge.
„ 23. Navarro, le Chef des Renégats.
„ 24. Kenton King, le Bandit.
„ 25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
„ 26 Malo, le Bandit de la Frontière.
„ 27. El Sol, le Limier de la Prairie.
„ 28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
„ 29. Le Spectre de la Prairie.
№ 30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
„ 31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
„ 32. La Jolie Bess.
„ 33. Mustang Madge, la Fille du 5e Régim.
„ 34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
„ 35. William Frédérick, le Guide mystérieux.
„ 36. Coffin Bill.
„ 37. Le Rancho des Revenants.
„ 38. Les Voleurs de Filles.
„ 39. Les Déserteurs.
„ 40. Les Loups de la Prairie.
„ 41. Les Vautours de la Roche peinte.
„ 42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
„ 43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
„ 44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
„ 45. Les Terres maudites.
„ 46. Le Secret du Chef sioux.
„ 47. Masampa, la Reine indienne.
„ 48. La Piste d'un Traître.
„ 49. Harry, le vieux Squatter.
„ 50. Frank Powell, le Castor Blanc.
„ 51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
„ 52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
„ 53. Un Vœu de Vengeance.
„ 54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
„ 55. Le Clan du Bracelet d'Argent.
„ 56. Le Mystère du Val funèbre.
„ 57. L'Eclaireur Médecin et le Messager muet.
„ 58. Un Voyage fatal.
„ 59. Les Cavaliers rouges.
„ 60. Carrol Dean, le Chercheur d'or solitaire.
„ 61. La Chasse muette.
„ 62. Le Capitaine Eagle.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. **Londres E. C., 290** Old Street. **Dresde-A.,** Rosenstr. 107.